



HAL
open science

Le complexe dénotant défini de Russell

Philippe Gac

► **To cite this version:**

| Philippe Gac. Le complexe dénotant défini de Russell. Noésis, 2003, 5 (2), pp.31-100. hal-00721693

HAL Id: hal-00721693

<https://u-paris.hal.science/hal-00721693>

Submitted on 1 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philippe (A.) GAC

13bis rue Curial

75019 PARIS

phg.philo@ediphi.org

Paru dans Noesis (U. Nice),

N°5.2, printemps 2003

Version 1.63

Le complexe dénotant défini de Russell

« Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage »

La philosophie de Russell connaît un tournant décisif en 1905 avec la publication de « On Denoting » (*OD*). Russell prétend y réfuter un élément important de *Principles of Mathematics* (*PoM*) publié deux ans plus tôt, le « concept dénotatif » : ainsi, le groupe nominal ne correspondrait à aucun objet sur le plan logique mais devrait être éclaté entre quantification, variable et prédicat.

On examinera ici les arguments sémantiques de Russell concernant les descriptions définies, et particulièrement ceux du passage de « l'Élégie de Gray ». Comme on pouvait s'y attendre, l'erreur réside dans une confusion entre usage et mention... La conception une fois précisée et un rien rectifiée n'est plus aporétique, au moins sur le plan sémantique : le complexe dénotant (utilisé), bien distingué du concept dénotatif (mentionné), ne pose en fait pas de difficulté *spécifique*. Il s'avère que ce premier modèle a été condamné bien hâtivement.

Il sera commode et utile de présenter les notions de Russell en les mettant en contraste avec celles de Frege (§1). Ensuite seront exposées les raisons d'être de la signification et de la dénotation, et la dualité des deux notions avec le « complexe dénotant » (§2). On abordera alors les difficultés que Russell soulève dans le passage de l'Élégie de Gray de « On Denoting » (§3), on proposera une construction alternative (§4), on montrera que l'aporie est due à la confusion, à deux reprises, entre usage et mention (§5) puis on rapportera les difficultés à celles qu'amène le concept distinctif (§6). La relecture minutieuse du texte de Russell permettra de préciser la construction présentée (§7). Enfin, on examinera l'apport de « On Denoting » sur le plan sémantique (§8) et on dressera un bilan clarifié de cette révolution de 1905 (§9).

Des notes méthodologiques ont été regroupées à la fin. Les § 1 à 9 sont les miens, les autres ceux de Russell dans PoM. La lettre minuscule éventuellement accolée numérote l'alinéa.

Abstract

« Give a dog a bad name and hang him »

With « On Denoting » (*OD*, 1905), the philosophy of Russell takes a dramatic turn. Russell contends that the conception of a « denoting concept » he introduced in *Principles of Mathematics* (*PoM*, 1903) is wrong: the noun phrase has no correlate on the logical level and, if it is to reflect the logical structure, it should be broken up into quantification, variable et predicate.

Russell's semantic arguments relevant to the definite descriptions, especially those linked to the Gray's *Elegy* passage, will be thoroughly investigated. The fallacy lies, as one could have expected, in his confusing use and mention... Once clarified and amended, it appears that the conception is, at least on this point, no longer aporetic: the (used) denoting complex, properly distinguished from the (mentioned) denoting concept, is really the source of no *specific* difficulty. It turns out that Russell discarded his first model quite hastily.

1 *Le concept et la chose*

Russell expose en 1903 dans ses *Principles of Mathematics (PoM)* une théorie d'un certain langage idéalisé qui refléterait exactement la réalité logique ; le projet semble similaire à celui de Frege qui se concrétisait dix ans plus tôt avec «Sinn und Bedeutung», dont Russell n'avait semble-t-il pas pris connaissance. Les deux modèles, fatalement proches par certains aspects, sont en fait assez différents. À première vue, tous deux distinguent le texte (l'expression linguistique), le sens (le concept) et le référent (l'objet désigné). Tous deux opposent proposition liée au verbe et désignation liée au nom. Cependant, si, dans une note de bas de page peu explicite, Frege semble réduire le nom propre («vrai») au groupe nominal descriptif, la distinction est chez Russell fondamentale. Un nom propre (tel *Socrate*) est un mot qui désigne un objet de façon absolue, purement conventionnelle, sans faire intervenir la moindre propriété. Au contraire, une description définie (telle *le crayon rouge*) identifie une entité par une conjonction unicitaire de propriétés exprimées par un nom commun ou un adjectif (*crayon, rouge*). Russell différenciera systématiquement ces deux types de syntagme nominal, sur les plans logique, sémantique, épistémique.

Russell, s'opposant à Frege, n'admet pas un «sens» linguistique, qui serait «un voile entre nous et les choses extérieures»¹, mais introduit une «signification [*meaning*]», objet concret ou abstrait (un concept platonicien, en quelque sorte) qui fera toujours partie de la réalité, seul refuge possible dans une conception inspirée par une fuite phobique du psychologisme. Comme «la logique n'est pas intéressée par les mots mais par ce qu'ils représentent», l'énoncé, c'est-à-dire le texte qui exprime la proposition, est relégué à l'arrière-plan comme élément secondaire et contingent dont, jusqu'à 1905, le seul mérite, quoique non des moindres, est d'être accessible, permettant donc notamment de guider l'analyse de la signification qu'il est censé refléter plus ou moins fidèlement. Si Russell confondra très souvent, dans son vocabulaire, ce qui concerne l'énoncé et ce qui concerne la proposition, entité logico-sémantique platonicienne non linguistique, ce sera le plus souvent ce niveau logico-sémantique objectif qui sera visé. Notamment, il utilisera des guillemets et des italiques pour encadrer un énoncé ou marquer un mot, et désigner en fait la proposition ou un concept.

Pour Russell en 1903, comme dix ans plus tôt pour Frege avec sa notion de sens, «tout mot figurant dans un énoncé doit avoir quelque signification [*meaning*]», du moins dans un langage idéal, mais c'est «au simple sens qu'ils sont des symboles qui figurent pour quelque chose d'autre qu'eux-mêmes» : cette «signification» est simplement l'entité, ou «terme», que le mot représente. Un nom propre, qui désigne un objet directement (sans le décrire), a cet objet comme «signification». Une description définie singulière telle que *le crayon rouge* (l'article défini sera ici toujours pris en son sens référentiel individuel) a une signification conceptuelle le crayon rouge induite par les propriétés crayon et rouge ; l'objet lui-même en est la «dénotation»². Et, comme tout nom propre, «Scott a une signification mais pas de dénotation». La «signification [*meaning*]» de Russell ne s'apparente que dans ce dernier cas à la «signification [*Bedeutung*]» de Frege, laquelle est toujours l'objet désigné, le référent :

Frege	Russell (description définie)	Russell (nom propre)
<i>Sinn</i>	<i>meaning</i>	
<i>Bedeutung</i>	<i>denotation</i>	<i>meaning</i>

On distinguera ici le niveau textuel (le mot *crayon*) du niveau logique (le concept crayon) par la police de caractères mais on se permettra quelques usages métonymiques afin d'alléger le texte. Par convention, on utilisera ici le terme *syntagme* comme concernant le seul niveau textuel, et

¹ *KAKD* : 211, in *Mysticism and Logic*. Cet article est bien postérieur à 1903 mais il fournit des compléments fort utiles autour du système de *PoM* et les problèmes qu'il pose. Ce point précis était déjà valable en 1903 si ce n'est bien avant... et après. Cf. *PoM* §48.

² En fait, curieusement, Russell n'emploie *denotation* que dans *OD* ; dans *PoM*, il utilise plutôt *denoted object* ou même *what this concept denotes* sauf dans l'Appendice où il explique qu'il ne traduira pas la *Bedeutung* de Frege par *denotation*... Cela n'a pas d'importance ici.

expression pour le texte qui correspond à un objet logique sous-jacent. Dans *PoM*, une expression dénotative peut être une expression telle que le *u*, les *u*, ou de façon plus générale un des groupes nominaux quantifiés tout *u*, quelque *u*... pour lesquels une dénotation « complexe » est postulée. Dans *OD*, un « syntagme dénotatif [*denoting phrase*] » ne correspond à aucun objet logique au sens précédent (cf. §7).

Les notions de Russell font abstraction du niveau textuel. Plus précisément, « exprimer et désigner relèvent tous deux du langage : ce qui est important sur le plan logique est la relation entre ce qui est exprimé et ce qui est désigné [...] Cette relation est ce que [Russell] appelle *dénoter*. C'est donc la signification [*meaning*] qui dénote la dénotation »¹. Une « relation de dénotation » est ainsi une « relation logique entre certains concepts et certains termes » (*PoM* §56) éléments de la réalité, qui fait elle-même partie de la réalité. La proposition est de façon similaire un objet (plus ou moins) abstrait, objectif, qui « contient les entités indiquées [*indicated*] par les mots »² organisées par certaines relations. Pour les noms propres, ces entités sont éventuellement des choses (concrètes) ; pour « tous les autres mots » (dont les noms communs), ce sont des concepts (eux, plus ou moins abstraits).

Plusieurs types de concepts sont différenciés. Les « concepts distinctifs [*class-concept*] »³ interviennent dans la prédication elle-même, tel rouge dans le crayon est rouge ou le crayon rouge. On négligera la distinction plus fine, « peut-être seulement verbale », qui est ébauchée entre *class-concept* et *predicate* et qui n'interviendra pas ici. Cependant, la « signification » de l'expression dénotative complète (ici, le crayon rouge) est un « concept dénotatif [*denoting concept*] », lequel est (lui aussi) « un concept simple [*single*] parfaitement défini », seulement « dérivé » du concept distinctif. Ainsi, « tout *u* n'est pas analysable en deux constituants tout et *u* » mais « semble » être plutôt « un nouveau concept, défini par une certaine relation à *u*, et pas plus complexe que *u* lui-même » (§72c), que donc il ne contient pas nécessairement. Et « la même remarque vaut pour [...] le » bien que sa dénotation soit simplement la classe définie par le concept distinctif. Ainsi, le concept dénotatif le crayon rouge comprend au moins la conjonction des propriétés (crayon, rouge), la détermination (le) et le caractère effectivement dénotatif, en un tout plus ou moins indissociable. En particulier, si le concept distinctif rouge peut assurément être déduit du *syntagme* dénotatif, il se peut qu'il ne puisse l'être du *concept* dénotatif lui-même.

Russell emploie aussi l'expression *denoting complex* là où on s'attendrait à *denoting concept*. En premier lieu, le mot *complex* rappelle le caractère potentiellement complexe de la signification de l'expression dénotative : celle-ci peut être liée à plusieurs concepts mais aussi à des entités désignées par un nom propre (l'auteur de *Waverley*) ou des concepts dénotatifs imbriqués (l'auteur du roman anglais de 1814 le plus vendu), le concept extérieur ne contenant pas nécessairement les concepts qui correspondent aux syntagmes intérieurs car il pourrait n'en retenir que la dénotation. En fait, le « complexe dénotant [*denoting complex*] » semble être dans *OD* un nouveau nom pour le « concept dénotatif » de *PoM* car l'expression *denoting concept* a disparu : Russell y emploie uniquement les termes *denoting phrase* et *denoting complex*. Le premier se rencontre une seule fois dans *PoM*⁴ ; assez fréquent dans *OD*, il sera ici traduit par *syntagme* dénotant afin de ne pas préjuger de son traitement logique.

La seconde locution semble inédite, quoique le terme *complex* soit assez fréquent dans *PoM* où un « complexe » « de termes » ou « de concepts » serait une « combinaison » d'entités, un assemblage organisé sous des relations, voire un « pur agrégat »⁵. Russell emploie aussi *complex*

¹ « On Meaning and Denotation », 1903 ; publié dans *The Collected Papers of Bertrand Russell vol. 4*, Londres, Routledge & Kegan, 1994. Cité par Makin, *The Metaphysicians of Meaning*, page 18. Cf. aussi *OD* : 46 où Russell semble attribuer sa théorie à Frege...

² *PoM* §51 ; *indiquer* est à prendre ici au sens des §46b et surtout §48a, comme synonyme de *signifier*. Par contre, dans le §476 de l'appendice, dans la discussion du système de Frege, ce qui est « indiqué » est le référent.

³ Le terme est de Ph. de Rouilhan ; cf. *Russell*... p44.

⁴ *PoM* §58c : « une expression dénotative [...] consiste toujours en un concept distinctif précédé de l'un des six mots [tout...] ». Pour une fois, l'abus de langage désigne le texte par l'entité et non l'inverse. Sur le concept dénotatif, cf. §§ 60, 72c, 73 ; *KAKD* : 213b.

⁵ Le mot *complex* (absent de l'index !) est bien mal défini, déjà dans *PoM*. Pour les complexes ou combinaisons, cf. *PoM* §§ 38, 49b, 57, 58b, 59c, 65, 133-136, 445, 482b. Au sujet des agrégats (ou conjonctions), cf. *PoM* §§ 70, 71i, 72d, 74c.

comme adjectif : un « terme complexe » est une telle combinaison encapsulée en une « unité » (c'est-à-dire une entité, un « tout complexe [*complex whole*] »). Souvent, le substantif *complex* désigne le « tout »... Dans *PoM*, on ne trouve pas de « complexe dénotant » proprement dit mais « “la différence entre *A* et *B*” est un complexe dont les parties sont *A* et *B* et [le concept de] la différence », c'est-à-dire un « concept complexe » qui dénote.

Le terme *denoting complex* apparaîtrait dans « On Fundamentals »¹ où il semble désigner le concept en tant qu'il « a deux aspects, signification et dénotation », conception que Russell entreprend de réfuter. Un tel objet pourrait être un « complexe » au sens de *PoM* mais rien ne semble l'attester (cf. §2). Dans *OD*, Russell identifie d'emblée le complexe au concept bien qu'il manifeste ensuite quelque ambivalence vite dissipée (cf. §3). Dans « On Meaning and Denotation », il envisage « le complexe par opposition à ce que le complexe dénote »² donc là aussi comme le concept complexe qu'on trouvait déjà dans *PoM*. Et, dans *KAKD* encore, c'est la seule « signification [qui] est un certain complexe consistant [*consisting*] en (au moins) [par exemple, pour l'expression *l'auteur de Waverley*] auteur et *Waverley* avec quelque relation ».

Le qualificatif *denoting* qu'emploie Russell, alors que *denotative*, qui existe en anglais, n'est jamais utilisé, peut sembler trompeur car il évoque un concept dont le caractère dénotatif serait contingent, ou éphémère (comme par une prémonition de *OD* !) alors qu'il « dénote inhéremment [*inherently*] », ce qui laisse penser à une entité qui, par inhérence, dénoterait d'elle-même, hors de toute proposition. Dans cet ordre d'idées, Ph. de Rouilhan traduit *denoting* fort justement par *dénotatif*. Ici, le concept dénotatif sera le concept ainsi considéré, en tant que tel et pour autant que cela soit possible. D'autres commentateurs français (F. Rivenc, D. Vernant...) ont traduit *denoting* de façon transparente par *dénotant*, qui insiste de plus sur le caractère effectif, et non pas seulement potentiel, de l'action de dénoter. Ce dernier mot rend finalement mieux compte du concept tel que s'en sert Russell (cf. §2), d'une signification en tant qu'elle dénote, littéralement, en train de dénoter. On emploiera ici les deux traductions, selon l'aspect qu'on veut privilégier dans l'interprétation. Quant au complexe, par un léger abus de langage de métonymie, il sera « dénotant » car si le concept dénotatif sert à dénoter, si le concept dénotant dénote effectivement, et si la dénotation est dénotée, le complexe est en quelque sorte un intermédiaire de l'opération (cf. §2) par lequel la relation de dénotation est exercée... et le terme *dénotationnel*, qui fait écho à *propositionnel*, sera réservé au complexe dénotationnel, « objet » qu'on définira au §4.

Par ailleurs, en simplifiant notablement, « la proposition César est mort » est l'« assertion » du « concept propositionnel la mort de César », proposition « considérée simplement comme concept complexe ». Comme pour le concept dénotatif, Russell identifie plus ou moins la « proposition » avec le « concept propositionnel » et ce qu'aurait pu (ou ce qui aurait dû) être le « complexe » « propositionnel ». Après avoir esquissé quelques distinctions, il note sans les résoudre les difficultés liées, notamment la notion d'assertion, la part du logique et du psychologique, et le traitement problématique des propositions fausses. Ces questions ne seront pas traitées présentement : il suffira que la proposition ait deux emplois distincts, en tant que considérée ou assertée.

En faisant abstraction d'autres subtilités, la conception de Russell dans *PoM* peut se résumer comme suit (cf. Rouilhan : 38) :

<i>expression</i>	nom propre	description définie	énoncé
<i>meaning</i>	objet	concept dénotatif	proposition
<i>denotation</i>		objet	

¹ « On Fundamentals », manuscrit daté de 1905 ; publié dans *The Collected Papers of Bertrand Russell vol. 4*.

² « On Meaning and Denotation » ; publié dans *The Collected Papers of Bertrand Russell vol. 4* ; cité par Harold Noonan dans « The 'Gray's Elegy' argument – and others », dans *Bertrand Russell and the origins of the analytical philosophy*, dirigé par Ray Monk et Anthony Palmer, Bristol, Thoemmes Press, 1996, pages 65..102.

En particulier sur le plan sémantique, son modèle peut sembler inachevé comparé à celui de Frege, qui concevait deux systèmes compositionnels parallèles, où, au moins dans l'idéal, toute expression bien formée a un sens et une «référence [*Bedeutung*]». De plus la signification des complexes, propositionnels ou dénotants, ne se réduit pas compositionnellement à celle de ses composants mais comprend une "force" unitive insaisissable, propre au complexe. Ce qui ressemble chez Russell à un dualisme signification / dénotation n'est en fait, et tout au plus, qu'un dédoublement localisé aux expressions dénotatives, tout aussi momentané, puisqu'il sera abandonné deux ans plus tard à peine, dans *OD*. Pourtant, dans le cadre de *PoM*, cette dualité semblait s'imposer sur tous les plans.

2 Le dénotant et le dénoté

Au début, Russell avait introduit les concepts dénotatifs afin de gérer les classes infinies, dont l'extension ne peut par conséquent être énumérée et embrassée par un esprit présumément fini (§§ 109, 139, 141, 256d). Plus généralement, on peut énoncer des propositions sur des objets qu'on ne connaît que par leur description, ce qui est en fait presque toujours le cas lorsqu'on applique strictement les critères épistémologiques qu'il développera par la suite (*KAKD*). De plus, ce sont les propriétés d'un objet, une fois «découvertes», qui sont «seules pertinentes pour notre déduction» (*PoM* §63). Par ailleurs, la signification permettrait aussi de gérer habilement les expressions sans dénotation, telle le roi de France, en postulant une sorte de contenant certes vide mais qui au moins subsisterait indépendamment du langage et de la réalité. Outre ces motivations épistémiques et ontologique, des motivations sémantiques font écho à Frege.

À l'instar du Frege de 1892 avec le sens, le Russell de 1903 explique¹ le caractère informatif d'une relation d'identité au moyen de sa notion de signification : « Si nous disons Edouard VII est le roi, nous affirmons une identité ; la raison pour laquelle cette affirmation vaut la peine d'être faite est que, dans [le membre gauche de l'égalité], l'entité effective [*actual*] figure, tandis que, dans l'autre, un concept dénotatif prend sa place ». Une notion autre que la dénotation, quels que soient le nom qu'on lui donne et la façon dont on l'envisage, intervient ici de façon incontournable, à moins d'accepter que cette "information" soit portée seulement par la phrase elle-même. Or, dans *PoM* (et même assez longtemps après), Russell croit encore pouvoir isoler la convention linguistique : « Scott est l'auteur de *Waverley* [...] seulement s'il a] effectivement écrit *Waverley* » car « l'auteur de *Waverley* n'est pas simplement un nom conventionnel pour Scott ; la convention réside ici dans les mots séparés » (*KAKD* : 215). On n'affirme donc pas seulement qu'il s'agit de « deux noms pour la même personne », ce qui constituerait un énoncé exprimant une tautologie sans intérêt sinon au niveau linguistique où il établirait la coïncidence de deux conventions. Ici, au-delà de la convention linguistique, l'énoncé exprime un état de choses qui d'une part ne dépend que de la réalité décrite et d'autre part n'a rien de nécessaire.

L'indispensable signification ne peut être retrouvée à partir de la dénotation puisque « chaque objet peut être dénoté par une infinité d'expressions dénotatives différentes » si bien que l'attribution d'une signification serait au mieux purement conventionnelle. En revanche, on peut en principe déterminer la dénotation à partir de la signification (si l'énoncé est ambigu, il n'exprime pas une proposition). Russell pourrait donc ne retenir que la signification et considérer des propositions où les relations et les prédicats s'attachent non aux objets mais aux concepts. Or, dans l'exemple précédent avec l'identité, il admet « une relation du concept dénotatif au terme [désigné par le nom propre] » (§64b) mais celle-ci est pour lui seulement « impliquée [*implied*] », non pas « assertée », et n'est donc pas comprise dans la proposition. Ainsi, « le *est* qui apparaît dans de telles propositions, lui-même, n'énonce pas cette relation supplémentaire mais une pure identité » d'une chose avec elle-même. De fait, déjà dans *PoM*, le concept dénotant semble n'intervenir pour la relation d'identité que par sa dénotation (cf. Vernant §12 : 74), et la signification simplement annoter l'objet à l'usage du logicien en quête de sens. Néanmoins, la proposition n'est pas une tautologie car elle contient quelque part ce concept dénotant.

¹ *PoM* §64b. Cf. Denis Vernant, *La philosophie mathématique de Russell* (Paris, Vrin, 1993), §31.

La relation d'identité est en fait traitée comme toute autre relation où le caractère intensionnel serait moins essentiel : « dans J'ai rencontré un homme, la proposition ne porte pas sur le concept un homme mais [...] sur quelque bipède dénoté par le concept ». Comme en général « une proposition ne porte [*is about (est à propos de)*] pas sur le concept mais sur ce que ce concept dénote », on peut (souvent) remplacer un concept dénotatif par un autre, de même dénotation, sans changer la vérité ou la fausseté d'une telle proposition. Sans la signification, l'identité est tautologique ; sans le référent, elle serait au mieux inexplicée¹.

Ce que contient la proposition reste incertain, malgré « l'analyse complète des constituants [*constituents*] des propositions » que Russell a promise. Il semble clair que le concept dénotatif en est un puisqu'il y « prend la place » de « l'entité effective » indiquée dans l'autre membre de l'égalité précédente par un nom propre et qui est à ce titre, en cette occurrence, contenue dans la proposition. Cependant, si la dénotation, qui n'est pas forcément connaissable, était « contenue » dans la proposition en principe accessible à la pensée, on retomberait sur certaines difficultés épistémiques que devait résoudre la signification. Russell énonce cela seulement dans *OD* (puis dans *KAKD*), où la dénotation ne fait explicitement pas partie de la proposition car, notamment, « il arrive souvent que nous sachions qu'un certain syntagme dénote sans ambiguïté bien que nous ne connaissions pas vraiment ce qu'il dénote » (*OD* : 41b).

Dans *PoM*, les indices sont ambigus (cf. Rouilhan). Certes, pour l'exemple J'ai rencontré un homme, Russell précise (et rectifie son analyse précédente) que « l'homme que j'ai effectivement rencontré ne constitue pas une partie de la proposition », mais la raison qu'il invoque est que « cet homme n'est pas spécialement dénoté par *some man* » et n'est donc pas la dénotation, qui est ici une « disjonction » des hommes, présents et futurs. Cette dénotation est « pertinente pour la proposition » mais Russell ne semble pas considérer qu'elle en fasse davantage partie que l'homme en question². Curieusement, l'article défini est le seul absent de ce §62 (comme d'ailleurs du §483) ; or c'est justement le seul déterminant pour lequel *une* entité est « spécialement dénotée », si bien que son incorporation dans la proposition n'occasionnerait aucune difficulté *logique*. De plus, avec l'hypothèse opposée, dans l'exemple de l'identité, on aboutirait à une proposition qui contiendrait la relation d'identité mais non la chose à laquelle elle s'applique, et les concepts mais non l'équivalence qui porte sur eux...

En fait, l'idée que la proposition contient seulement la signification n'est explicitée nulle part dans *PoM*. Cela laisse la porte ouverte à diverses possibilités, dont celle que la dénotation peut faire partie de la proposition lorsqu'elle est connue, mais que cela n'est pas nécessaire pour que celle-ci ait un sens. Cela restituerait une certaine cohérence sans mettre diverses allusions sur le compte de l'abus de langage. Certes, une proposition « porte sur [*is about*] » la dénotation et « contient » la signification, mais les deux statuts ne sont pas exclusifs puisque Russell emploie *is about* pour le référent, qu'il soit dénotation (§56b), ou bien signification d'un nom propre (§46b) et par ce fait constituant de la proposition. D'ailleurs, la présence optionnelle de la dénotation au sein de la proposition permettrait de rendre compte d'une nuance d'interprétation : J'ai rencontré un homme pourrait être pris dans une interprétation référentielle (J'ai rencontré un certain homme) ou attributive (J'ai rencontré un homme, quel qu'il soit) selon que la dénotation est ou non présente³.

¹ Le référent n'est pas seulement une classe d'équivalence abstraite de concepts dénotatifs de même extension, à l'image d'un nombre *n* défini comme la classe des classes de même cardinal (*n*), ou bien comme la « classe vide ». C'est bien souvent un « objet indéfinissable ». De plus, note Russell, « cela entraînerait un cercle vicieux » (*PoM* §66). Cette intuition fondamentale semble confortée sur le plan sémantique par la possibilité de l'identité exprimée entre une description définie et un nom propre indiquant une entité concrète. Cela deviendra moins certain avec la quasi-élimination, par la suite, des noms propres pour les objets spatio-temporels. Cf. Vernant §21.

² L'homme en question, faisant partie de ce complexe, ferait aussi partie de la proposition ; même s'il s'agit d'une entité spécifique, à l'instar du concept dénotatif vis-à-vis du concept distinctif, on peut arguer qu'il s'agit encore d'un objet qui relève du domaine non connaissable *a priori*. Cela dit, on peut aussi estimer qu'il s'agit d'un abus de langage ; cf. Rouilhan §1.5 : 50. Malgré tout, le §50 semble bel et bien inclure la dénotation dans la proposition...

³ Dans ce dernier cas, elle pourrait être présente d'une façon spécifique, avec les relations externes (cf. §3) idoines. Cette distinction est à comparer avec celle que fait Russell entre « occurrence primaire » et « secondaire » dans « On Fundamentals ». Par ailleurs, si au premier abord, on pourrait transcrire cette opposition par celle entre les déterminants russelliens *some* et *a*, le déterminant *some* ne permet pas d'exprimer exactement le premier énoncé : il traduit seulement la place de ce qui sera par la suite le quantificateur, non la présupposition de l'objet et le caractère superfétaire de la signification associée. Mais cela relève-t-il encore de la logique ?

Il reste à tenter de préciser l'arrangement. Comme le prédicat « porte sur » le référent, il semblerait naturel que la dénotation soit, d'une façon ou d'une autre, présente au même niveau dans la structure que le terme exprimé par un nom propre. Sans quoi, un même référent apparent, selon qu'il est donné par une description définie ou un nom propre, serait "connecté" à la proposition de manière radicalement différente, laquelle devrait prendre en compte cette hétérogénéité en adaptant ses "connexions", en les prolongeant de la signification jusqu'à la dénotation. Ou, pire, tout prédicat (ou relation) serait dédoublé (démultiplié) et figurerait sous une version spécifique lorsque son sujet est donné par une description... Sinon, on pourrait restituer une certaine « parité de forme » à ce niveau en considérant un complexe dont la dénotation serait en parallèle avec la signification, le prédicat ne voyant du complexe ainsi constitué (cf. §4) que son « aspect » dénotation, lequel serait alors au même niveau que le référent du nom propre.

Russell ne précise pas la structure d'une telle « proposition dans laquelle un concept est en un certain sens attaché [*attached*] à ce qui n'est pas un concept ». Par définition, « un concept dénote lorsque, s'il intervient [*occurs*] dans une proposition, cette proposition porte non pas sur le concept mais sur une [entité]¹ qui lui est reliée [*connected*] d'une certaine manière [*in a certain peculiar way*] », par la « relation de dénotation ». On ne saura pas si d'autres relations que la dénotation interviennent, dans le cadre de la proposition ou dans celui d'un « complexe dénotant ». En tout cas, cette relation de dénotation est bien réelle et si le concept dénotatif est « pour ainsi dire, symbolique dans sa nature logique même » (§51), ce n'est assurément pas seulement un symbole qu'un esprit devrait interpréter. Russell n'explique pas cette « nature logique » mais à plusieurs reprises, il oppose l'« objet dénoté [*denoted object*] » à son « concept dénotant [*denoting concept*] » (*PoM* §§ 65, 72) ; ainsi, « *All men, every man, any man* [...] ont deux faces [*are twofold*], un concept dénotatif et un objet dénoté » (§58a) et l'on peut penser qu'il en va de même pour *the man*. Il est tentant, et il ne serait *a priori* pas contradictoire, de considérer comme implicite dans *PoM* un « complexe dénotant » de ces deux objets reliés par la relation de dénotation.

Cependant, l'explication de l'identité, appliquée à la seule dénotation, semble indiquer qu'il n'y avait pas, dans *PoM*, de complexe dénotant au sens d'un « objet » complexe autonome. Par ailleurs, la signification ne peut être portée par l'entité elle-même car celle-ci, à supposer qu'elle soit un constituant de la proposition, ne serait alors plus égale à elle-même (cf. §3). Elle doit donc être incorporée avec les relations qui constituent l'« indéfinissable » unité de la proposition et rapportée de quelque façon à la position correspondante de l'entité au sein de celle-ci (cf. §5). La relation d'identité, celle de la chose avec elle-même, serait en quelque sorte coiffée par une signification propositionnelle qui indiquerait les significations associées à chacun de ses membres. Mais cela n'explique toujours pas si et comment le concept dénotant qui remplace l'entité, fût-il enchevêtré dans le concept propositionnel, "fait" dévier (prolonger ?) les "connexions" d'une proposition, voire se métamorphose en l'objet auquel il est lié par la relation de dénotation.

Enfin, Russell admet « ne pas avoir discuté [...] les significations effectives [*actual meanings*] des concepts dénotatifs par opposition à la nature des objets qu'ils dénotent » (*PoM* §65). D'une part les relations au sein de la « grande variété de concepts étroitement apparentés [*allied*] », notamment le concept distinctif et les divers concepts dénotatifs « dérivés [*derived*] », ne sont pas définies. D'autre part cette « signification effective » laisse imaginer que le concept dénotant serait bel et bien un complexe, qui aurait été jusque là confondu avec le premier par un abus de langage. La différenciation est cruciale car elle permet d'accéder au concept dénotatif en tant que tel ; la confusion, au contraire, conduit au paradoxe.

¹ *PoM* §§ 51, 56. En fait, Russell emploie ici *terme* pour désigner une entité (en tant que constituant d'une proposition) mais qui évoque erronément, au moins en français, le mot de l'énoncé ; il emploie de façon strictement « synonyme les mots *unité, individu, entité* » (*PoM* §47). Pour les constituants, cf. *PoM* §§ 482a, 45b, 64b, 62 pour les citations et sinon, §§ 47c, 52b, 54.

3 *L'usage et la mention*

Dans son utilisation usuelle, le concept, dénotatif ou distinctif, contribue à la signification de la proposition en tant que concept : il est utilisé. Si on veut être en mesure de tenir un discours sur les propositions, il faut pouvoir parler du concept comme s'il s'agissait d'un objet : il serait alors simplement mentionné. Que « tout constituant de toute proposition doit [...] pouvoir être pris comme sujet logique » est une exigence de base dans un programme universaliste tel que celui de Russell. Dans sa philosophie réaliste, l'impossibilité de construire de telles propositions ne serait pas seulement une déficience du langage mais en quelque sorte celle de la réalité elle-même.

Les guillemets, adoptés par Russell, permettent de marquer textuellement qu'on fait mention, et non pas usage, du concept¹ : « “auteur” a pour signification le concept [d'auteur ...] un certain universel », tout comme « “Scott” a pour signification [l'individu] Scott ». Russell semble assimiler le nom abstrait ainsi encadré par des guillemets à un nom propre du concept². Sur le plan logique, le syntagme “auteur” doit correspondre à un objet, au même titre que le mot *auteur* correspond au concept distinctif auteur. En tout cas, on est alors amené à postuler l'existence d'une entité “auteur”, variante (en un sens à définir ; si “auteur” est vraiment un nom propre du concept, c'est lui-même) du concept auteur qui lui serait liée d'une façon ou d'une autre mais indépendamment du langage. Éventuellement, des guillemets logiques établiraient une correspondance fonctionnelle naturelle de l'un à l'autre...

La nature de cette variante reste toutefois à élucider, tout comme l'existence éventuelle d'autres variantes et leur équivalence, car le langage offre diverses possibilités qui peuvent être invoquées pour désigner le concept mentionné à partir du syntagme correspondant au concept utilisé. En effet, « si nous voulons parler du concept, nous devons indiquer cela par des italiques ou des guillemets » ou encore une marque morphologique grammaticale telle que la nominalisation : *rouge* est un concept, “rouge” caractérise le crayon, la rougeur caractérise le crayon. En outre, si un tel concept a déjà été évoqué, on devrait pouvoir y faire référence au moyen d'une description définie du second ordre : le concept précédemment mentionné caractérise le crayon. Si une telle référence à un concept déjà mentionné comme objet ne semble pas poser de problème spécifique, celle à un concept utilisé comme prédicat serait autrement douteuse car elle relierait auteur à “auteur”. Il faut d'abord préciser ce qu'est un concept mentionné sur le plan logique.

Russell note que l'usage et la mention d'un concept distinctif permettent d'exprimer des propositions équivalentes mais « distinctes », telles le crayon est rouge et la rougeur caractérise le crayon. La différence n'est pas simplement linguistique et relève bien de la logique mais elle « ne réside pas dans la nature intrinsèque des termes ». Cette « différence grammaticale correspond [sur le plan logique] à une différence au niveau des relations » (§49) entre les termes, qui assurent la cohésion de la proposition. Ainsi, les deux variantes du concept ne sont pas deux avatars qu'on pourrait distinguer de quelque façon mais un seul et même objet conceptuel qui apparaît en deux occurrences de « manière [*manner, way*] différente [et ce] d'une façon [*way*] indéfinissable ». On a une occurrence « comme signification »³ lorsque le concept joue son rôle de prédicat, et « comme entité » lorsqu'il intervient en tant que simple « terme de la proposition », laquelle cette fois « porte » sur lui. Les « relations externes » que le concept entretient avec les autres constituants de la proposition » caractérisent son « mode d'occurrence ».

¹ On garde ici, exceptionnellement, les guillemets de Russell afin de conserver l'ambiguïté entre le syntagme *auteur* et le concept auteur. Dans le présent texte, il n'y a pas d'ambiguïté : la police de caractère indique déjà par elle-même que, se plaçant à un niveau méta-logique, on considère le niveau logique (auteur) plutôt que le niveau textuel (*auteur*) ; cf. les notes méthodologiques regroupées à la fin.

² Russell « distingue les choses des concepts [...] par le fait que] les premières peuvent être indiquées par des noms propres » (*PoM* §48) mais dans cet emploi, le concept est justement un « terme ». Le nom commun en tant que tel est donc un nom propre du terme conceptuel qui est alors sa signification. C'est en ce sens que « tout mot figurant dans un énoncé doit avoir [*exprimer*] quelque signification [*meaning*] », l'entité qu'il représente. Cela est confirmé au §476 : « les concepts peuvent être des objets et avoir des noms propres » sans quoi « on aboutit à une régression infinie ».

³ Russell n'emploie pas de terme constant dans *PoM* : opposés à « en tant que terme » ou « en tant que sujet » on trouve « autrement qu'en tant que terme », « en tant que concept » (§49) ou « en tant que tel [*as such*] » (§482c), voire, par métonymie, « adjectif » ou « partie de l'assertion » ou « assertion ». Les termes choisis ici sont ceux de « On fundamentals ». De même, *mode of occurrence* ne se trouve pas dans *PoM* où Russell utilise seulement le verbe *to occur* et n'applique le nom *occurrence* lui-même qu'à des mots (*PoM*) ou à des syntagmes (*OD*) pour lesquels s'opposent simplement occurrence « primaire » et « secondaire ».

Les relations, note Russell, ne sont pas réductibles à des entités, lesquelles devraient à leur tour être connectées par une relation aux éléments qu'elles relient : une « relation qui met en rapport [*relating relation*] » des entités a un caractère unitif « indéfinissable », irréductible à une entité¹. En fait, dans le cas présent, Russell ne leur associe même aucune entité et les deux propositions précédentes ont exactement les mêmes constituants entitaires. Une relation interne n'intervient ni comme constituant du terme, ni de la proposition elle-même. On évite ainsi les difficultés liées à l'explicitation au niveau logique de la distinction des différentes formes du concept : notamment, pour signifier que de telles entités ne sont pas identiques, il faudrait distinguer la mention du concept (utilisé) de celle du concept mentionné (supposée être lui-même), ce qui mène à une contradiction (§49). Par ailleurs, l'insaturation n'est pas une caractéristique essentielle et invariable du concept, mais seulement une « capacité » (elle, intrinsèque) à un emploi défini extrinsèquement, dont sont dépourvues les choses, qui « n'ont pas cette capacité curieuse à un usage double » et ne peuvent jamais être employées comme des concepts², donc « sont toujours le sujet sur lequel porte la proposition ».

Le concept distinctif a ainsi de multiples allomorphes et le concept dénotatif aurait presque pu en être un de plus, ce que semblait corroborer l'appellation *denoting* (cf. *relating*) plutôt que *denotative* mais ce n'est pas le cas (cf. §1) : « il y a, reliés [*connected*] à tout prédicat, une grande variété de concepts liés [...] qu'il est important de distinguer ». D'une part « *humain* et *humanité* diffèrent seulement grammaticalement », non en tant qu'entités logiques ; d'autre part les concepts « *homme, un homme, [...] tout homme* sont authentiquement distincts les uns des autres » (*PoM* §§ 58a, 48b). Par ailleurs, la distinction entre usage et mention du concept distinctif n'est pas adaptable au concept dénotant : celui-ci ne peut être mentionné, à moins, précisément, de perdre son caractère dénotant. Pourtant, la variante mentionnée est requise tout particulièrement pour l'entité de plein droit qu'est le concept dénotatif dans *PoM*, substituable à un objet.

Russell examine ces « difficultés plutôt curieuses » dans le fameux passage de l'*Élégie* de Gray de « On Denoting ». D'abord, les guillemets s'avèrent indispensables. En effet, si *C* est le concept dénotatif la première ligne de l'*Élégie* de Gray, alors la signification de *C* désigne la signification de la première ligne de l'*Élégie* de Gray et non le concept la première ligne de l'*Élégie* de Gray (*OD* : 49), la signification à laquelle on voulait accéder. On aurait la même difficulté en restant au niveau textuel : le syntagme dénotant fournit ce qu'il désigne, non la suite de ses mots. Ainsi, l'expression la signification de *C* ne permet pas d'accéder à la signification de *C* mais « à la signification (le cas échéant) de sa dénotation » car « au moment où on met le complexe [dénotatif] dans une proposition, la proposition porte [non pas sur le complexe mais] sur sa dénotation » (*OD* : 49). De façon plus claire encore, la dénotation de *C* ne désigne pas ce qu'on attendrait mais, au mieux, « la dénotation de la dénotation » : la dénotation explicite ne peut empêcher la transition dénotative implicite qui en fait une dénotation redoublée, ce que Makin (*The metaphysicians* : 34) appelle le « phénomène de doublon [*twin phenomena*] ». Cette transition dénotative spontanée substitue la dénotation à la signification de tous les concepts dénotatifs dès qu'on cherche à évaluer la proposition. C'est la contrepartie de la transparence, du sens comme du signe.

Le phénomène est bien connu des informaticiens : lorsqu'on écrit $x=y$ pour affecter à la variable x la valeur de la variable y , le membre de droite s'évalue comme on évaluerait par exemple $y+2$ mais non celui de gauche car ce n'est pas le contenu de la variable x qui est pertinent mais en quelque sorte son contenant. Il ne suffirait pas d'écrire $\text{variable}(x)=y$ car, au mieux, cela construirait une nouvelle variable à partir de la valeur contenue dans x (donnée par la transition dénotative implicite), qui ne serait pas la variable x elle-même : le membre de gauche doit faire l'objet d'un traitement spécifique. On distingue donc, lors de l'analyse du texte du programme, « l-values » (left) et « r-values » (right), transmises respectivement « par référence » ou « par

¹ À cela s'ajoute éventuellement le caractère également insaisissable de l'assertion, qu'on laisse de côté ici.

² Sur le plan linguistique, les noms de choses peuvent parfois être employés comme verbes, mais c'est de façon purement conventionnelle : cf. en anglais *to stone*, *lapider*, au sens biblique du terme ; *PoM* §49 / Rouilhan : 43.

valeur». Dans le premier cas, on considère non pas la valeur elle-même mais un pointeur sur celle-ci, afin de pouvoir modifier cette occurrence de la valeur précisément. Certains langages informatiques, notamment les langages fonctionnels (ML, CAML), explicitent la relation de référence : x n'est plus un nombre mais la référence à un nombre et l'on doit écrire par exemple $x := \text{contenu}(y)+2$ (avec des symboles distincts pour l'affectation et le test d'égalité). Les autres langages traitent l'ambiguïté¹ au niveau du texte du programme. Enfin, le problème ne se pose pas en langage Prolog qui traite en principe les expressions à la façon de « On Denoting ».

Pour neutraliser la transition dénotative spontanée, le concept dénotatif doit être mentionné et non pas utilisé. Russell traite donc le concept dénotatif par analogie avec le concept distinctif :

Le centre de gravité du système solaire est un point

“Le centre de gravité du système solaire” est un complexe dénotant et non un point

Cet emploi des guillemets se trouve déjà dans *PoM*, pour introduire la dénotation : « [dites] du concept “any number”, presque toutes les propositions qui contiennent le syntagme [*phrase*] “any number” sont fausses » (§56b). Ici, l'expression la signification de “C” permet « d’obtenir [*get*] » ce qu’on attend, c'est-à-dire C lui-même. Cependant, « la relation de “C” à C demeure complètement mystérieuse ». On pourrait croire que si “C” était un nom propre pour C, comme c'est le cas lorsque C est un concept distinctif, il ne serait rien d'autre, au niveau logique, que le concept C lui-même, et par conséquent dénoterait tout autant la chose c . Du moins, cela semble aller de soi pour Russell, qui annonce d'emblée que « “C” doit être quelque chose qui dénote C », un complexe dénotant de second ordre. On envisage alors une dénotation itérable qui ferait passer de “C” à C, puis de C à c , ce qui n'est pas rédhibitoire en soi². On peut présenter le concept mentionné dans le prolongement de ses signification (lui-même) et dénotation comme ci-après :

“C”	concept C	chose c
	signification	dénotation
mention	usage	
concept en lui-même	concept en tant que prédicat	objet désigné

De plus le concept dénotatif “C” bloquerait la transition dénotative du concept dénotant C qu'il dénote ; ou si l'on préfère, la "portée" du mécanisme dénotatif, quel qu'il soit, serait limitée à une seule relation de dénotation.

Il faut noter qu'il n'y a pas de telle difficulté avec le concept distinctif, pour lequel, d'ailleurs, l'usage des guillemets est même souvent superflu (ils servent surtout à délimiter un concept en plusieurs mots) : on peut parfaitement écrire, en français, *le concept d'auteur*, où sur le plan logique le terme logique auteur est entouré des relations externes idoines qu'induit le mot *concept*. Deux analyses en sont possibles. Soit le mot *auteur* doit être considéré comme linguistiquement ambigu car il désigne le prédicat en train de prédiquer seulement par défaut et un opérateur adéquat peut lever l'ambiguïté dans l'autre sens. Soit il désigne effectivement le prédicat mais un dispositif logique permet de retrouver le concept en soi, ce qui ne semble pas impossible. La difficulté de la seconde interprétation avec le concept dénotatif est que le concept dénotant réduit à sa dénotation ne permet certainement pas de retrouver le concept dénotatif en soi. Si la relation de “C” à C est la dénotation, la relation inverse ne peut être "remontée".

En effet, à supposer qu'un tel concept “C” existe, il ne peut pas être exprimé en fonction du concept dénotant C puisque ce serait encore la dénotation qui interviendrait. Il faudrait que “C” emploie des constituants de C mais la chose n'a rien d'évident car un concept ne se réduit généra-

¹ Ce n'est pas vraiment une ambiguïté puisque le langage choisit, au besoin arbitrairement, l'une des solutions... Par exemple, l'expression $x=y=z$ peut selon les langages tester les deux égalités, affecter à x le résultat de la comparaison de y à z ou bien affecter y à x puis y à x . Il faut alors considérer respectivement des contenus pour les trois, un contenant pour x seulement, ou un contenant pour x et y (lequel sera aussi un contenu).

² Cela n'est pas strictement obligatoire car on pourrait avoir deux dénotations de natures différentes. C'est le cas si on se place dans un métalangage et une métalogue dans une réalité stratifiée ; mais cela, le Russell des *PoM* se l'interdirait sans doute.

lement pas à ses constituants, lesquels (souvent) peuvent aussi être arrangés différemment en un autre concept (Makin : 40 ; *PoM* §54, 136). Malgré tout, une solution simple consisterait à expliciter l'opération de dénotation¹ : on conviendrait de ce que l'écriture C (comme concept dénotant) correspond en fait sur le plan logique à $d("C")$ où d marque les concepts dénotatifs dont il faudra prendre la dénotation, mais n'est pas lui-même l'opération de dénotation si bien que la signification ne s'efface pas au profit de la chose dénotée. De là, " C ", unique sous-composant de C , est facilement extractible... Cependant, tel quel, cela ne pourrait s'intégrer dans la conception de Russell car d n'est pas la véritable opération de dénotation, et donc $d("C")$ n'est pas la vraie signification qui prend place dans la réalité, ni C la dénotation. Toutefois, l'idée peut être adaptée.

4 Le concept et le complexe

L'idée naturelle est d'introduire un opérateur δ de construction d'un concept dénotatif $\delta(q, f)$ (*non* confondu avec ce qui sera le complexe dénotationnel) à partir du concept distinctif f et d'un déterminant q , ici l'article défini. Par rapport au simple concept distinctif, $\delta(q, f)$ prendrait en compte l'article défini, d'éventuelles données implicites non exprimées dans f (notamment, spatio-temporelles, de monde possible) et la capacité à dénoter (dans une occurrence de type approprié). Intuitivement, le concept $\delta(q, f)$ serait le concept "pour dénoter" la dénotation correspondante, mais tenu en suspens. Un tel concept est peut-être à rapprocher de la notion de « concept d'une classe [*concept of a class*] » (*PoM* §74b) qu'introduit Russell furtivement. Par exemple, ce serait l'opération $2+3$ posée dans ses moindres détails (et « impliquant » la dénotation de 5) mais non effectuée, ou bien l'acte non agi de saisir un objet. C'est ce concept que la relation de dénotation relierait à l'objet désigné. Ensuite, pour obtenir effectivement la dénotation, il "suffirait" de rendre effective la dénotation en suspens grâce à un opérateur Δ_0 , qui ne peut être de la même nature que δ : pour lancer effectivement le calcul, il ne s'agit pas d'ajouter une fonction calculer comme on insère une racine carrée dans une formule ; il ne suffit pas de penser avancer le bras, ni même de penser le faire réellement, pour prendre effectivement un objet... Le caractère effectivement dénotatif transcende la construction conceptuelle.

Le problème n'est pas tout à fait celui de la « glande pinéale » cartésienne car le concept et l'objet sont tous deux « du côté du monde » ; il n'est nul besoin de "sortir" de la logique puisque la logique est la réalité. Néanmoins, concepts (purs) et choses semblent bel et bien constituer deux domaines disjoints du monde, voire non contigus et sans chemin continu de l'un à l'autre. Conséquemment, une combinaison de concepts purs ne donnera jamais qu'un autre concept et si D alias $\delta(q, f)$ est le concept dénotatif, l'opérateur Δ_0 qui obtient effectivement la dénotation ne peut être lui-même un concept, sous peine de régression infinie² : d'une manière ou d'une autre, $\Delta_0(D)$ doit être la chose dénotée elle-même, ou si on veut, un nom propre de cette chose, et non une description, aussi précise soit-elle. Cependant, avec un tel opérateur Δ_0 purement textuel qui construit un nom propre logique, la proposition Scott est l'auteur de *Waverley* devient une tautologie ; on revient au point de départ.

La difficulté est que ce complexe dénotant doit être tantôt D , tantôt $\Delta_0(D)$. Si ce complexe était simplement le codage d'une instruction logique à effectuer par un automate externe, comme la une expression dans un langage informatique, le problème à ce niveau serait moins immédiat : cet automate se chargerait de considérer le concept ou d'évaluer sa dénotation selon le cas mais dans les deux cas, l'entité logique en question pourrait être le concept lui-même puisque la dénotation s'en déduit. Or, dans l'optique réaliste de Russell, le concept dénotant n'est pas un symbole, il est la réalité même, et la seule réalité : le « concept dénote inhéremment et logiquement ». Comme il n'y a donc pas de système transcendant qui assurerait le fait dénotatif, c'est le concept dénotant qui doit lui-même montrer sa dénotation ou se faire remplacer par l'objet dénoté vis-à-

¹ Russell aurait envisagé d'expliquer la dénotation dans l'un de ses articles, « Dependent Variables and Denotation » in *Collected Papers* : 299 ; cf. Makin : 14n4. Je n'ai pas eu accès à ce document.

² Russell notera le problème (cf. §5). Il faut admettre qu'un empilement de concepts ne peut résulter en l'objet, ce qui ne serait pas si évident si l'objet était défini comme classe d'équivalence (cf. §2). L'argument n'est convaincant que pour les concepts purs mais un seul contre-exemple suffit...

vis des relations dans la proposition. On aboutirait ainsi au paradoxe d'un constituant variable et surtout au double mystère de la nature et de l'instigation de la transition : comment le concept dénotatif relié à sa dénotation se confond (ou se fait confondre) avec elle, et "quand" il doit le faire, un "délai" non nul puisqu'il devrait aussi exister un « moment » en tant que concept afin de n'être pas seulement sa dénotation...

Pour que ce ne soit « pas seulement la dénotation qui fasse occurrence », il faut revenir à l'idée originelle d'un complexe dénotant qui « a deux aspects, signification et dénotation », et ne se réduit pas au premier, le concept dénotatif, et surtout pas au second, la chose dénotée. Lorsque la proposition est considérée, c'est la face conceptuelle D du complexe qui intervient si bien que la proposition Scott est l'auteur de *Waverley* est non tautologique (et épistémiquement compréhensible) ; l'instant d'après, lorsque la proposition doit être vraie ou fausse, c'est la face dénotative $\Delta_0(D)$ si bien que l'énoncé est vrai car Scott est Scott est vrai. En fait, la connotation temporelle suggérée dans OD est trompeuse et aggrave la difficulté¹ : il n'y a pas de « moment où on met le complexe dans une proposition ». Lorsque la proposition est pensée, « simplement considérée », elle est dans un contexte de considération et lorsqu'elle doit être vraie ou fausse, elle est dans un contexte d'assertion (ou d'évaluation). Selon ce contexte dynamique², le complexe dénotationnel montre sa face conceptuelle ou dénotative ; placé entre des guillemets (ou d'un composant logique ad hoc), il montre dans les deux cas sa face conceptuelle. Ensuite, le contexte statique est induit par la structure de la proposition, qui comprend les « relations externes » (aux objets) et éventuellement certaines entités logiques spéciales telles que celles qui correspondraient aux guillemets. Le contexte dynamique ne dépend pas de la structure de la proposition mais du mode d'occurrence de la proposition elle-même, donc d'une certaine façon de relations externes à la proposition (et non plus seulement à ses constituants).

Le complexe dénotationnel a alors deux caractéristiques certes spéciales, mais non absurdes : le dimorphisme dynamique et le caractère peut-être « mystérieux » de l'association d'une chose dénotée à un concept mais que Russell reconnaît comme l'indéfinissable « relation de dénotation » (cf. §1). Le point le plus problématique, celui d'un objet logique ambigu ou changeant disparaît. Comme l'association est donnée, on élimine la menace de la régression infinie et le casse-tête de l'instigation ; ainsi, on sépare ce qui relève de la logique de ce qui ressortit à l'épistémique.

Le contexte dynamique caractérise donc deux modes de la proposition et corrélativement des complexes dénotants : selon que la proposition est simplement considérée ou assertée, elle contient en fait la signification D (accessible à la pensée) ou la dénotation $\Delta_0(D)$ (éventuellement inaccessible). Cela satisfait au futur « principe fondamental de la connaissance [*epistemological*] » (*KAKD*). Lorsque le concept est mentionné (et le mot mis entre guillemets), elle contient D dans les deux cas. Le sens de « contenir » par opposition à « porter sur » est ainsi précisé. On pourrait dire que la proposition contient ce complexe dénotationnel $\Delta(D)$ mais ce serait en un sens assez particulier, puisque, dans un état donné, elle contient non un complexe mais bien une unité, avec une relation externe qui traduit la relation du complexe. Au passage, on ne déroge donc pas vraiment au principe que « chaque constituant de chaque proposition peut être compté comme un »... Pour une interprétation référentielle, on pourrait inclure d'une manière spécifique la relation de dénotation dans la proposition considérée.

L'opérateur Δ n'est pas réductible à une quelconque entité sur le plan logique, qui pourrait tout au plus symboliser et susciter l'effection de la dénotation par un opérateur Δ' , ce qui mènerait à une régression infinie déjà rencontrée et rendrait l'hypothèse inutile. Il ne peut davantage être défini au moyen des opérateurs logiques classiques (non contextuels) car on ne peut construire un objet

¹ On pourrait dire que la notion est « obscurcie par une immixtion [*undue admixture*] de la psychologie » et particulièrement de l'intuition spatio-temporelle. Cette allusion ou métaphore temporelle ne se trouve que dans *OD*.

² Le terme *dynamique* n'implique ici aucun effet temporel ; *externe* (à la proposition) présenterait un risque de confusion avec *externe* (aux termes) ; *extérieur* serait de ce point de vue meilleur.

double à partir seulement d'objets simples : il faut au moins un constructeur qui forme le couple à partir de deux objets simples¹. Les notions de signification et de dénotation ne lui sont pas applicables sous peine de contradiction (Δ s'appliquant à lui-même) ou, encore, de régression infinie. Ainsi, la proposition contiendrait un élément impensable au beau milieu de sa structure, dans l'imbrication des concepts dénotatifs. Cela peut amener des réactions de forclusion ou de refoulement : soit on nie Δ totalement en confondant le complexe dénotationnel avec le concept, soit on déporte au moins l'élément gênant à la périphérie, dans la proposition. La première solution mène tout droit à l'effondrement de l'ensemble de la théorie (cf. §5 qui suit), ce qu'exploite Russell pour lancer sa nouvelle théorie (cf. §8), vers laquelle justement la seconde solution fait un pas, qu'on va examiner.

D'après ce qui précède, $\Delta_0(D)$ et D sont des emplois différents d'un même complexe dénotationnel $\Delta(D)$, correspondant à l'usage et à la mention que Russell avait caractérisés comme relevant de la « relation externe » du concept avec les autres éléments au sein de la proposition. De la même façon, on pourrait poser que l'opérateur Δ n'est marqué par aucune entité logique mais induit une structure propositionnelle particulière. La construction problématique est alors éliminée, ou plutôt, elle est reportée dans les relations qui constituent la mystérieuse unité de la proposition. La proposition n'étant de toute façon pas réductible à ses composants apparents, on ne perd rien à y regrouper tout ce qui, de quelque façon, est « ineffable ». Les apories dues à l'impossibilité de parler d'une telle entité sont ainsi dissoutes dans la proposition pour laquelle la question est réputée ne pas se poser. En effet, dans son système épistémique (OD , $KAKD$), Russell considèrera qu'une proposition (ou plutôt, le concept propositionnel) est compréhensible dès lors que ses constituants le sont ; la structure des relations externes semble supposée connaissable *a priori*².

Cet effecteur Δ n'est pas le seul acte de foi requis si on veut souscrire au concept dénotatif réaliste : pour commencer, la duplicité très spéciale du complexe activé par Δ doit être inhibée s'il est placé au sein de guillemets, constructions logiques merveilleuses dont rêveraient plus d'un physicien, qui empêchent la désintégration spontanée du concept dénotatif en sa dénotation lorsque la proposition est évaluée. Ce qui rend obscur le rôle des guillemets est qu'ils ne sont pas transparents et qu'en outre, ils ne font rien mais au contraire empêchent de faire, en l'occurrence de rendre effective la dénotation. Une façon de formuler cela est de convenir que si C est obtenu par $\Delta(D)$ alors " C " transcrit un nom propre pour D : les guillemets suscitent un contexte de « considération » qui supplante celui induit par la proposition si bien que " $\Delta(D)$ " se réduit toujours à sa forme conceptuelle D . Ce signe n'ayant d'effet que sur les expressions dénotantes, " D " n'est rien d'autre que D . On retrouve alors précisément la situation de l'impossibilité de discerner en tant qu'entités (donc mentionnés) le concept mentionné et utilisé, qui avait poussé Russell à invoquer des relations externes (cf. §3). Enfin, on peut éviter le recours à des entités miraculeuses et décider qu'une (présence ou absence de) « relation externe » que transcrivent les guillemets est déterminée directement par la proposition elle-même.

Une fois évacué le souci des guillemets, le logicien apprenti sorcier devra limiter les miracles : si un concept dénotatif du second ordre C' dénote C alias $\Delta(D)$, alors une occurrence de C' renvoie à C , mais celui-ci, à son tour, puisqu'il n'est pas placé entre des guillemets et qu'il détient sa propre "force dénotative" Δ , renvoie à sa dénotation. Bien entendu, on ne peut entourer C' de guillemets pour bloquer la seconde transition dénotative : il faut en fait que C' dénote D alias " C "³. Russell

¹ C'est évidemment la seule solution. Inversement, pour passer du couple (a,b) à un élément unique les deux seules fonctions génériques sont les projections, ce qui oblige à sacrifier l'un des deux éléments ; si on veut renvoyer les deux, cela doit être "commandé" de l'extérieur. Cela dit, on peut aussi considérer que la proposition elle-même est duelle mais on s'éloignerait alors davantage du modèle de *PoM*.

² Toute la difficulté est donc reportée au niveau de la proposition dont il faudrait préciser les différents "états". Cela exigera pour commencer de préciser la nature du « complexe propositionnel », et de la différence avec la proposition assertée, qui pose des difficultés majeures, notamment pour les propositions fausses...

³ Sinon, introduire un deuxième type de guillemets, « C' » se transformant en " C' ", et ainsi de suite par récurrence pour un concept $C^{(n+1)}$ dénotant $C^{(n)}$, encombrerait la théorie d'une infinité dénombrable de types de guillemets, à moins, une fois de plus, de fondre toutes ces entités embarrassantes dans la proposition.

était bien optimiste en estimant qu'on « ne pouvait accéder à la signification qu'au moyen de syntagmes dénotatifs » ; ce que doit désigner son concept “C” est quand même le concept dénotatif *D*, celui qu'il aurait pu dès le départ désigner par un nom propre (cf. §6 qui suit)...

Ayant finalement réussi à capturer et à conserver le concept dénotatif *D* alias “C”, Δ convient parfaitement pour ranimer celui-ci et rouvrir la route du concept vers la dénotation, bloquée par les guillemets, puisque $\Delta(D)$ alias $\Delta(\text{“C”})$ est justement *C*, le complexe dénotationnel. Il faudra cette fois introduire une marque textuelle explicite pour Δ , par exemple, la dénotation de “C” (cf. §7), afin de matérialiser textuellement la neutralisation du contexte spécial induit par les guillemets. Toutefois, cette analyse ne suffit pas si le concept *D* est donné par une description définie du second ordre telle le premier concept dénotatif de l'*Élégie* de Gray.

Ainsi, cette construction d'un complexe dénotationnel permet, dans ses spécifications, les opérations de base sur le concept dénotatif. Certes, il n'existe pas d'entité qui serait spécifiquement le complexe dénotatif¹ et un tel objet serait à ranger parmi les autres insaisissables de la proposition mais l'objectif initial, pouvoir construire des propositions sur les concepts dénotatifs et pouvoir exprimer la signification d'une proposition élémentaire, est en principe satisfait. L'analyse des difficultés de la conception de Russell va donner l'occasion de préciser (et de vérifier) cela.

5 La confusion et la connexion

Dans ce qui précède, Δ est analogue à une marque morphologique, de celles qui distinguent l'adjectif de son dérivé nominal, et il a été implémenté similairement par des relations externes de la proposition. Par construction, le complexe $\Delta(D)$ et sa signification *D* sont indiscernables² en tant qu'entités (mentionnées) car “ $\Delta(D)$ ” est *D* alias “*D*”. Russell constate ainsi à juste titre que « lorsque nous distinguons entre signification et dénotation, nous devons travailler avec [*deal with*] la signification ». Puis, il identifie le complexe dénotant $\Delta(D)$ au concept dénotatif *D* puisque, effectivement, « il n'y a rien d'autre [*not something other*] que la signification, qui puisse être appelé le complexe et avoir [*be said to have*] à la fois une signification et une dénotation³. La bonne expression, dans la théorie en question, est que certaines significations [*meanings*] ont [*have*] une dénotation » (cf. §1). Russell confirme ici ce qui était suggéré déjà dans *PoM* au sujet de l'égalité (§2) : il n'y a pas de complexe dénotant en tant qu'objet.

Cependant, pris au mot, ces termes de Russell laissent perplexe. Selon Makin, avoir s'opposerait ici à *exprimer* et il s'agirait de répéter qu'il ne s'agit pas du syntagme mais bien d'un objet logique authentique ; or Russell emploie aussi ce terme pour les syntagmes⁴. On peut se dire également qu'il s'agit simplement pour Russell, au détour d'une phrase, de justifier sa confusion, depuis le tout début, du concept et du complexe, en la noyant dans une confusion entre usage et mention. En effet, il ne s'agit justement pas de « travailler avec [*deal with*] la signification » mais avant tout d'en *utiliser* un dérivé *dans une proposition*. Et si l'on veut un complexe dénotationnel, il ne s'agit pas d'« avoir une signification et une dénotation » mais plutôt d'*être* l'une ou l'autre dans la proposition, selon qu'elle est considérée ou assertée. C'est parce que le complexe dénotant est utilisé qu'il ne se réduit pas au concept dénotatif ; ou encore, le premier n'existe pas en tant que tel puisqu'il est une façon, très particulière, d'utiliser le second.

Dans *OD*, Russell semble d'abord réduire le complexe au concept car la dénotation ne doit pas faire partie de la proposition. L'abandon du concept dénotatif autonome *D* élimine du même coup la possibilité de l'alternative dynamique du complexe dénotationnel $\Delta(D)$. En fait, il fait jouer au

¹ D'où ma préférence pour le terme *complexe dénotant* ou *dénotationnel*. Cette fois, il apparaît d'emblée qu'il n'y a aucun moyen de mentionner un tel complexe, sauf à se placer dans un métalangage.

² Il faudrait, pour les distinguer, les mentionner... Mais rien n'empêche de les distinguer sur le plan du langage ; cf. la note méthodologique.

³ *OD* : 50 ; les italiques sont de Russell. Il ne précise pas la nature de la relation *have*... On peut aussi s'interroger sur le sens de « il n'y a rien d'autre » : il pourrait s'agir seulement d'un reniement ontologique si bien que le complexe dénotant pourrait quand même avoir une légitimité, en tant que « relation externe » par exemple. Cela reste possible car Russell emploie *something other* et non *some other thing*.

⁴ Russell dit au début du passage que « le syntagme *C* devait avoir à la fois signification et dénotation [*The one phrase C was to have both meaning and denotation*] » (*OD* : 49) : l'explicitation de la distinction entre énoncé et proposition est le moindre de ses soucis. Dans la phrase en question, il aurait sans doute plutôt mis en italiques quelque précision comme *dans la proposition*.

concept dénotant le rôle du complexe, sans préciser le mécanisme inavouable qui fait que c'est en fin de compte la dénotation qui intervient, seule. Son complexe dénotant s'y trouve réduit lui aussi, si bien que, effectivement, « [le concept dénotant] est seulement la dénotation ». Le concept dénotatif, s'il existe en tant que tel, ne peut intervenir qu'au sein de la signification de la proposition, évoquée çà et là mais elle non plus jamais précisée : sans doute faut-il la concevoir comme un complexe de relations supplémentaires. Ainsi, la proposition Scott est l'auteur de *Waverley* n'est pas une tautologie car on peut encore exciper de ces relations externes que la seconde occurrence dénotant le référent de Scott ne se réduit pas à la première.

Justement, dans *OD*, Russell croit devoir abattre sa théorie qui n'existe déjà plus, craignant sans doute qu'elle ne subsiste. Ce qui sauve les apparences est que la relation de la proposition au complexe, de l'un au duel, n'est pas précisée ; la duplicité du complexe dénotant est laissée dans le vague. Fatalement, « au moment où on met le complexe dans la proposition, la proposition porte sur la dénotation ». Le « moment » ne fait au mieux que retarder l'inéluctable quelque instant, au pire indéfiniment par une régression infinie : le « complexe » n'est à la fin rien d'autre que la dénotation et le concept que la proposition suspendait au dessus de la dénotation n'est pas accessible ; on ne risque donc plus de pouvoir l'attraper, même avec des guillemets. Russell fait alors appel à un concept dénotatif peut-être réfugié dans les limbes au bout de quelque relation externe et ayant donc échappé miraculeusement à l'effondrement du complexe. Puisque « C est seulement la dénotation, la signification ayant été complètement reléguée dans "C" », « on a maintenant non plus un complexe dénotant avec deux aspects, signification et dénotation, mais deux entités, "C" le complexe, et C la dénotation de "C" »¹. Le complexe dénotant semble être devenu la chose dénotée assortie d'une relation externe qui indiquerait le concept dénotatif en question.

Dans une telle conception, pour accéder à la signification, il faudrait "suivre" une relation spécifique, « totalement mystérieuse », qui relierait, de la proposition, chaque position dénotant une entité (et non l'entité elle-même car elle peut être répétée) à un hypothétique concept dénotatif « C relégué » sous un concept du second ordre "C". En fait, ainsi conçu, C pourrait n'être qu'un symbole conventionnel, ou bien une classe d'équivalence, pour une dénotation donnée, de positions dans une proposition qui indiquent un même "C". Et « où allons-nous trouver ce concept ["C"] censé dénoter C ? »². Un concept tel que le concept dénotatif qui est le deuxième argument de la relation... serait purement conventionnel et impliquerait une proposition arbitraire. L'atomisme est quelque peu mis en déroute et à ce prix, autant utiliser l'arbitraire d'un langage, lui, au moins, exprimable et compréhensible : le concept dénotatif exprimé par le syntagme *le crayon rouge*.

La promesse est presque tenue, « on ne parvient pas à préserver à la fois la connexion de la signification à la dénotation et à les empêcher d'être une seule et même chose ». C'est le moins qu'on puisse dire, la confusion du complexe et du concept « ne rend la difficulté que plus évidente » ; surtout, elle la rend irrattrapable. Pourtant, en dépit de ses efforts, Russell ne parvient pas à une contradiction mais tout au plus à un « embrouillamini inextricable » car les relations externes permettront toujours de sauvegarder les données voulues, quitte à dupliquer intégralement la proposition dans une représentation organisée d'une façon pertinente, rendant au passage la première conception inutile sur le plan sémantique. Ces relations externes relieraient une multitude de constituants hors de la proposition et menaceraient quelque peu son unité ; la dualité entre signification et dénotation ne serait pas locale au niveau considéré ; la réalité serait doublée d'un univers parallèle... Tout cela est désagréablement contre-intuitif et peu économique mais non contradictoire.

La confusion entre complexe et concept dans *OD*, conséquence d'une confusion entre usage et

¹ Russell, « On Fundamentals », §39 ; cité par Makin : 33. Il est difficile de dire si, dans ce texte, « "C" le complexe » représente en fait le concept dénotatif D (on rejoint alors la présente analyse) ou s'il s'agit d'une entité comprenant à la fois une signification et une dénotation ce qui poserait d'autres questions...

² Russell utilise exactement la même expression dans *PoM* (§73f) au sujet de la dénotation d'une classe vide (« but where are we to find it for null class-concepts? ») et le problème est justement assez similaire. La solution consistera à définir la classe vide comme la classe d'équivalence des concepts d'extension vide. Ici, la classe d'équivalence coderait C, et serait liée à "C" par une bijection.

mention du concept, condamne dès le départ la dualité. Cependant, afin de condamner la théorie elle-même, c'est le concept qui disparaît pour être confondu avec le complexe, puis avec la dénotation. En faisant l'inverse, Russell se serait au contraire rapproché de Frege : le concept prenant (et gardant) place dans la proposition pourrait contribuer à sa signification tandis que des relations externes de la proposition feraient qu'un prédicat ou une relation de la proposition s'applique non au concept mais à la dénotation à laquelle il est lié par la relation du même nom. Sans ces relations externes spécifiques, la proposition porterait par défaut sur le concept dénotatif lui-même. Cela est explicitement exclu dans *OD* où le concept dénotant est réduit à sa dénotation. Ce n'est apparemment pas, dans *PoM* non plus, ce qu'envisage Russell car, dans la discussion de l'identité (cf. §2), ce serait alors plutôt la relation du prédicat à l'objet qui serait « seulement impliquée ». Ce fait que l'identité relie les dénotations et non les significations sera réaffirmé dans *KAKD* (p218) et dans plusieurs ouvrages ultérieurs. On imagine mal une telle constance sur ce point si l'hypothèse "à la Frege" était fondée.

Cela dit, *PoM* ne précise nullement que le concept dénotatif fonctionne *forcément* ainsi : le fait de dénoter pourrait être inhérent au concept dénotatif tandis que l'utilisation de la dénotation plutôt que de la signification dépendrait de relations externes dans la proposition, laquelle choisirait le composant pertinent du complexe dénotationnel. En fait, c'est seulement dans *OD* (et « On Fundamentals », cf. §6) qu'est avancée cette métaphore malheureuse (cf. §4), qu'« au moment où on met un [concept dénotatif] dans une proposition, la proposition porte sur la dénotation » (*OD* : 50). Fort opportunément, le caractère implacable de ce mode de fonctionnement fera que la proposition ne pourra *jamaïs* porter sur la signification du concept... Le concept dénotatif de *OD* « dénote inhéremment » au sens fort.

En somme, dans la solution du complexe dénotationnel proposée au §4, les relations externes invoquées consistent simplement en des opérations purement logiques de choix conditionné (par le contexte dynamique) d'un composant d'un complexe de deux éléments. Dans la solution "à la Frege" précédente, la proposition contient en quelque sorte une instruction de retrouver le second élément à partir du premier en faisant appel à la relation de dénotation et de faire "porter" sur lui le prédicat lorsqu'il le faut. Un tel dispositif peut déjà sembler un rien spéculatif mais, dans ce sens, au moins, suivre la relation de dénotation est possible. La (vraie) solution de Frege ne pose aucun problème car le référent n'intervient pas au niveau de la proposition, où le prédicat porte sur le seul concept. Dans la solution "Russell", puisque la relation de dénotation ne peut être remontée, il faut introduire des relations externes supplémentaires, liant la proposition à quelque entité qui *désignerait* la signification de chaque position dénotative. Russell a « *plainly* » choisi la pire des solutions.

On pourrait expliquer ce choix de Russell par la volonté d'abrèger l'existence d'une théorie dont il avait été convaincu qu'elle était de toute façon condamnée. Certes, si du point de vue pratique la solution proposée ici semble pour l'essentiel satisfaisante, cela peut ne pas satisfaire le théoricien ; notamment, il peut sembler que le problème de la mention du concept dénotatif serait au mieux repoussé d'un cran. S'il est maintenant possible d'exprimer une proposition sur ce qu'exprime un énoncé simple, la chose sera difficile sur cette proposition elle-même puisqu'il faudrait distinguer la mention d'un concept dénotatif mentionné de celle d'un concept dénotatif utilisé, mais c'est précisément ce qui avait amené Russell à identifier comme entités les concepts distinctifs mentionnés et utilisés et à mettre la différence sur le compte des relations externes, ce qu'on va faire ici également. Ce problème n'est pas particulier au concept dénotatif mais apparaît inévitablement avec toute entité qui peut être plus qu'une entité.

6 Le distinctif et le dénotatif

En effet, on ne peut pas obtenir comme entité le complexe dénotationnel, c'est-à-dire le concept dénotatif en train de dénoter, mais on ne peut pas davantage obtenir comme entité un concept en tant que prédicat (en train de prédiquer). Lorsqu'ils sont employés comme entité, le concept dénotatif ne dénote plus et le concept distinctif (ou, pourquoi pas, prédictif) ne prédique plus. Dans les deux cas, les relations externes sont "débranchées" et le concept est « considéré

indépendamment des termes avec lesquels il est en relation » (*PoM* §55). Pour le concept dénotatif, il s'agit de sa dénotation, pour le concept distinctif, de son argument, ou « sujet [*subject*] ». Le complexe dénotationnel n'est pas une entité, mais pas davantage le complexe (prédicationnel ?) du prédicat lié à ses arguments, emmêlé lui aussi dans le complexe propositionnel. D'ailleurs, Frege a bien noté les difficultés que pose l'identification entitaire du prédicat au concept. Une ontologie plus fine en ferait deux entités certes liées mais profondément différentes : en particulier, le concept distinctif mentionné peut n'être qu'un simple symbole conventionnel pourvu qu'il soit reconnu par les propositions qui portent sur lui mais le prédicat doit quelque part être doté d'une capacité de combinaison et d'évaluation des objets sur lesquels il porte. Le parallèle est frappant avec le concept dénotatif par rapport au complexe dénotationnel qui doit dénoter effectivement. Dès lors, il ne semblerait pas aberrant de considérer que $\Delta(D)$ et D sont respectivement l'usage et la mention d'un même *concept* dénotatif, comme $\rho(\dots)$ et ρ le sont d'un même concept distinctif.

Les réticences de Russell à accorder au concept dénotatif ce dimorphisme qu'il avait attribué dès *PoM*, contre Frege, au concept distinctif ne sont pas seulement dues à l'omniprésence impérieuse des deux formes de ce dernier. Il est bien difficile de produire un exemple naturel faisant appel à un concept dénotatif mentionné qui soit clairement distinct d'un concept distinctif et en ce sens, *OD* prend le langage naturel comme « guide » ! Deux difficultés plus fondamentales doivent être surmontées, l'une relative à la notion de mode d'occurrence, l'autre à celle de nom propre.

Dans le cas du concept distinctif, le mode d'occurrence dépend seulement de la position dans la proposition : l'usage comme prédicat est conditionné par la présence d'un argument. Cela interdit que la position soit occupée par une chose, sans quoi « on cesserait d'avoir une proposition ». Par contre, la position ne peut déterminer si le concept dénotatif est utilisé ou mentionné car il s'agit dans les deux cas d'une position où interviendra une entité, le concept ou sa dénotation¹. Cependant, une position dans une proposition ne peut être caractérisée que par des relations externes (la position dans *un* énoncé est arbitraire). Une relation externe supplémentaire, non positionnelle, pourrait fort bien déterminer de même le mode d'occurrence d'un concept dénotatif. En définitive, pour les deux types de concept, le mode d'occurrence est déterminé par des relations externes et ne peut l'être que par elles.

Dans « On Fundamentals », Russell oppose « occurrence comme signification » (prédicat utilisé) et « comme entité ». Il note bien que la première ne convient pas pour mentionner le concept dénotatif car si nous « l'y plaçons, nous ne faisons que l'exprimer [*we merely mean it*] et nous ne disons rien de lui »². Par conséquent, « pour dire quelque chose à propos de la signification d'un concept dénotant nous devons le placer à une position d'entité ». Mais il exclut cela au motif qu'alors « nous parlerons en réalité de la dénotation, non de la signification, car c'est toujours le cas lorsqu'un complexe dénotant est placé dans une position d'entité ». Trois choix discutables sont cumulés : le mode d'occurrence doit (restrictivement) être déterminé par la position, l'opposition des modes est spécifiée comme entre « entité » et « signification » (ce qui est inadapté au concept dénotatif) et le premier mode a été (fatalement) attribué à la dénotation. D'où le recours dans *OD* à « un complexe qui *dénote* cette signification »³.

¹ Du moins en contexte normal et lorsque la proposition est assertée. Par ailleurs, dans « On Fundamentals », Russell exclut que deux modes d'occurrence différents puissent intervenir à la même position car « le mode d'occurrence d'un complexe dépend du complexe dans lequel il fait occurrence » ; cf. Noonan : 91. D'où l'intérêt éventuel d'envelopper le concept dénotatif par des guillemets logiques qui créeraient un complexe intermédiaire du type idoïne.

Le fait que le concept dénotatif ait dans les deux cas une occurrence comme entité se traduit au niveau syntaxique par la nécessité de marquer sa mention (généralement par des guillemets ou des crochets) alors que, pour un concept distinctif, cela est dispensable ; cf. §3. De plus, si au niveau de l'énoncé l'utilisation prédicative semble souvent marquée par la parenthèse ouvrante, cela aussi est en fait superflu si on convient que le concept est un prédicat lorsqu'il est en première position syntagmatique d'une expression ou sous-expression (cf. les langages fonctionnels).

² Russell, ici aussi, fait appel à un sens assez mystérieux de *mean* (cf. §7). En fait, la distinction mentionné / utilisé résout la difficulté naturellement : un concept dénotatif à une occurrence « comme signification », donc utilisé, fournit sa dénotation ; cf. le tableau qui suit. La distinction russellienne « entité » / « signification » n'est pas seulement mauvaise dans sa dénomination... En revanche, la détermination du mode d'occurrence par la position est davantage justifiable ; cf. Noonan : 90.

³ « On Fundamentals » : 382, cité par Noonan : 94. Italiques de Russell.

Par ailleurs, le nom propre devrait désigner dans tous les cas l'entité mentionnée. En effet, un concept distinctif ρ en tant qu'entité peut être désigné par un nom propre alors qu'utilisé comme prédicat, il ne s'agit pas d'un nom propre au sens de Russell car « un nom propre [...] est toujours le sujet sur lequel porte la proposition », c'est-à-dire désigne un terme (au sens strict), dont « une propriété caractéristique [est que] l'un quelconque d'entre eux peut être remplacé par toute autre entité sans qu'on cesse d'avoir une proposition ». Le remplacement d'un prédicat par une chose est effectivement incompatible avec la relation de l'ex-prédicat vers son sujet. On peut estimer qu'il en va de même pour le concept dénotatif. En effet, ce qui « prend la place de l'entité effective » n'est pas exactement le concept dénotatif lui-même mais le complexe dénotationnel qui se concrétise généralement par sa dénotation. Si on remplace cette seule dernière, on brise cette fois la relation du concept dénotatif vers sa (vraie) dénotation. Enfin, il semble exclu que le nom propre désigne le complexe dénotationnel, qui n'est pas une entité mais un objet complexe (cf. *PoM* §48). Ainsi, un nom propre désigne bien le concept dénotatif en tant qu'entité et non la dénotation comme le laisse penser Russell (*OD* : 49). Il n'y a alors aucun problème de transition implicite. Voilà la deuxième confusion entre usage et mention, par laquelle le concept dénotatif, déjà évincé du complexe dénotant, était complètement occulté par l'usurpateur. Au passage, cela lève l'objection épistémique contre *PoM* soulevée par Noonan (p81), qu'on n'aurait aucune connaissance directe d'un tel concept qu'on ne peut désigner par un nom propre (cf. §3).

On peut alors dresser un parallèle :

	prédicatif	dénotatif	
mentionné (entité)	concept distinctif	concept dénotatif	inerte sans connexions nom propre
utilisé («signification»)	prédicat	~dénotation	actif avec connexions

Finalement, le concept dénotatif s'avère beaucoup plus analogue au concept distinctif qu'il n'y paraissait au premier abord : il faut distinguer deux modes d'occurrence, le mode d'occurrence est déterminé par des relations externes, le nom propre désigne l'entité inerte, le concept utilisé est lié d'une façon particulière et est impliqué dans un complexe qui n'est pas une entité et ne peut être mentionné... Le concept dénotatif ne semble pas entraîner de difficulté *spécifique*. Bien que de nombreuses questions restent en suspens, le dimorphisme du concept dénotatif n'apparaît plus comme une spécificité rédhitoire *a priori*. Une justification plus poussée exigerait une définition précise de la structure propositionnelle et des différents modes d'occurrence. Certes, le chemin serait encore long pour construire une théorie cohérente à partir des quelques idées précédentes mais force est de constater que Russell a abandonné la partie très tôt. Le moins qu'on puisse dire est qu'il « n'a pas donné sa chance » à sa première théorie, non seulement pour les questions ontologiques comme le notait déjà Ph. de Rouilhan, mais guère davantage sur le plan logico-sémantique. Après ces funestes confusions ici, il va maintenir des ambiguïtés là. Il aura ainsi « démontré au delà de toute espérance » que « toute la [*the whole*] distinction entre signification et dénotation a été mal conçue », jusque et surtout dans sa réfutation sur le plan sémantique. La question est de préciser la nature des expressions la dénotation de “C” et la signification de “C” au niveau logique donc potentiellement intriquées avec les signification et dénotation qu'elles induiraient elles-mêmes.

7 La signification et la dénotation

Avec le concept dénotationnel adopté ici, on peut poser que la dénotation de “C” est en fait C alias $\Delta(D)$ tandis que la signification de “C” est “C” alias D . Alors, en dépit des apparences langagières, aucun de ces syntagmes n'est une expression dénotative ; dénotation comme signification ne représentent ni ne "filtrent" aucune entité : le premier opérateur annule l'effet des guillemets, le second ne fait tout simplement rien. Dans le premier cas, la dénotation de “C” a pour signification le concept dénotatif D et comme dénotation ce que dénote C de sorte que, comme C , lorsqu'il

« fait occurrence dans une proposition, ce n'est pas seulement la dénotation qui fait occurrence ». D'ailleurs, une dénotation pure de "C" qui indiquerait la seule dénotation paraît difficile à concevoir. Le syntagme la signification de "C" revient à un nom propre logique au sens strict qui indique le concept dénotatif C ou, si l'on préfère, D' . Effectivement, cela « suppose le problème résolu », puisque c'est le cas, du moins lorsqu'on ne détruit pas la solution (cf. §4, §5).

Il faut noter que le fait que le concept D soit donné directement et non par une description définie du second ordre permet une économie de moyens appréciable. Si X dénote le concept dénotatif C, la dénotation de X est en principe le complexe dénotant C car la transition dénotative implicite sur X fournit le concept dénotatif C que Δ associe à sa dénotation pour constituer le complexe. Le segment la dénotation de ne forme toujours pas un concept dénotatif mais doit cette fois être un opérateur qui construit un complexe dénotationnel à partir du concept dénotatif dénoté. Cependant, cela n'est pas opposable au concept dénotatif car la nécessité d'un tel opérateur pour, en fait, *utiliser* concrètement une entité abstraite ainsi donnée, est générale : la dénotation de X construit et utilise le complexe dénotationnel de même que l'application de X à ... (qui n'est pas une description définie !) permettrait d'employer effectivement un prédicat désigné par un concept dénotatif. Là encore, le concept dénotatif présente des difficultés qui n'ont rien de spécifique car l'opérateur resterait autant nécessaire si le concept était placé dans une variable de OD . La difficulté est ensuite de définir la « signification » d'une telle expression à partir de celles de X et C. À moins d'oublier X , ce qui réduirait les énoncés vrais du second ordre à des tautologies, il faudrait introduire des étages de signification, ce qui serait sans doute authentiquement inextricable et propice aux contradictions. Le modèle de PoM trouve sans doute là un véritable obstacle mais il n'est pas le seul.

Avec le système envisagé dans « On Denoting », on aurait pu poser de même que la dénotation de "C" est le concept C (et dénote donc l'objet) tandis que la signification de "C" est "C" (le concept dénotatif). Cependant (Makin : 36), Russell écrit dans son texte (OD : 49) non pas *est* ou *désigne* mais plus précisément « signifie [means] », comme dans *la dénotation de C signifie un point* là où on s'attendrait plutôt à *la dénotation de C désigne un point* pour signifier que la dénotation de C est un point. Cela peut suggérer que l'expression la dénotation de "C" serait un nom propre déguisé pour son référent qui en serait la signification.

Makin estime plutôt qu'il s'agit de la signification opposée à la dénotation dans un complexe dénotant et que Russell s'inquiète de ce qu'on ne puisse jamais sortir de cette dualité du fait que le dédoublement se poursuivrait récursivement. Il cite à l'appui l'article « On Fundamentals » où « [les expressions dénotatives] la signification de "C" et la dénotation de "C" ont toutes deux les deux faces, et donc ne sont pas moins à deux faces [twofold] que "C" lui-même »² ce qui montrerait selon Makin « le caractère indissoluble de [l'ensemble] signification et dénotation ». Fatalement, on ne peut obtenir une dénotation pure au moyen d'une expression dénotative la dénotation de X puisque celle-ci apporte sa propre signification, à supposer qu'elle détruise celle de X^3 . Cela n'aide en rien à se débarrasser de la signification, mais pas davantage à obtenir la dénotation : l'opérateur Δ n'est pas un terme logique et il ne sert à rien d'empiler les δ (cf. §4), comme le note Russell dans $KAKD$: « appelons la signification de l'auteur de Waverley [mettons] M. [...] Alors Scott est l'auteur de Waverley a pour signification Scott est la dénotation de M. Mais ici nous sommes

¹ On peut le voir comme un nom propre déguisé issu d'une réécriture locale au syntagme (mais qui ne change pas la proposition englobante comme dans OD). Si la signification est obtenue seule aisément par un nom propre, il n'en va pas de même de la dénotation. Une expression la dénotation pure de "C" alias $\Delta(D)$, sorte de description définie "amnésique", semble contradictoire car il ne faudrait pas non plus que l'énoncé la dénotation pure de "philosophe..." est Socrate devienne une tautologie... La variable dans OD , qui ne retient pas sa signification, fournit une interprétation admissible, en séparant les deux aspects (cf. §7 suivant).

² Russell, « On Fundamentals » : 383 / Makin : 36. Ici, *twofold* pourrait être traduit par à deux faces, doubles, duplices, duplexées. On se retrouverait alors avec un aimant pour le moins paradoxal : la dénotation et la signification auraient elles-mêmes une signification et une dénotation, tout comme une moitié d'aimant a encore deux pôles. Mais comme Russell assimile le complexe au concept dénotatif, l'aimant lui-même serait assimilé à l'une de ses polarités, dont la moitié correspondante resterait identique à la totalité et bien sûr, l'aimant contiendrait cette polarité mais porterait en fait sur l'autre...

³ L'élimination de la signification aurait pour signification le concept d'élimination dans le meilleur des cas, et dans le pire, l'historique des concepts éliminés. Russell ferait peut-être appel ici à l'idée qu'une relation ne diffère pas selon ses occurrences, rejetant donc le concept éliminé dans les relations externes.

en train d'expliquer notre proposition par une autre de la même forme et nous n'avons fait aucun progrès vers une explication réelle [...] la dénotation de *M*, comme l'auteur de *Waverley*, a à la fois une signification et une dénotation [...] si nous appelons sa signification *M'*, notre proposition devient *Scott est la dénotation de M'* et cela mène tout de suite à une régression infinie » (*KAKD* : 216 ; *Makin* : 36).

En résumé, il y a essentiellement deux façons d'interpréter la dénotation de "C" comme expression dénotative. L'une, adoptée ici, est de considérer qu'il s'agit en fait de C "déguisé" et que le syntagme doit être réécrit en la description définie *C*. L'autre interprète le syntagme comme une description définie avec un concept dénotation du second ordre et mène à la régression infinie notée ci-avant. Dans *OD* toutefois, Russell ne semble pas saisir l'occasion fournie par cette seconde interprétation de discréditer le modèle de *PoM*...

Les arguties exégétiques qui suivent jusqu'à la fin du paragraphe peuvent être laissées de côté en première lecture.

Ainsi, la dénotation de *X* est un concept dénotatif qui, avant *OD*, dans « On Fundamentals », ne permet pas d'éliminer la signification, et après, dans *KAKD*, ne facilite en rien l'obtention de la dénotation. L'exégète, réjoui d'une certaine constance pas si habituelle chez Russell, en déduit donc que dans *OD*, la dénotation de *X* est au moins un concept dénotatif. Cela serait définitivement acquis si le texte mentionnait que ce syntagme a une signification et une dénotation, mais le seul indice est qu'il « signifie » une certaine chose. En diverses occasions, Russell se sert des verbes *être*, *avoir*, *donner*, *obtenir* (*get at*) et *signifier* (*mean*) et même du signe '='. En particulier, il emploie *être*¹ pour la dénotation, et *signifier* pour la signification, mais là c'est partout celle d'une proposition², nulle part (dans *OD*) celle d'un concept dénotatif... Néanmoins, par analogie, si *signifier* devait concerner un syntagme dénotatif, ce serait pour s'appliquer au complexe dénotant et ce de façon symétrique : *A signifie B*, équivalant à *B signifie A*, exprimerait que les deux complexes ont la même signification (et donc la même dénotation).

Or, Russell explique que « la dénotation de *C* ne signifie [*mean*] pas la dénotation que nous voulons mais signifie [*means*] quelque chose qui dénote, si jamais ça dénote, ce qui est dénoté par la dénotation que nous voulons »³. Au sens littéral, si l'expression la dénotation de *C* n'est pas un nom propre déguisé (qui indiquerait autre chose qu'un certain référent voulu), elle signifie, en tant qu'expression dénotative, autre chose qu'une expression dénotative la dénotation que nous voulons. Or à supposer que Russell ait oublié les guillemets alors requis pour le second membre, et qu'il continue ensuite sa phrase (par métonymie) sur la seule dénotation, le fait que ces deux expressions dénotatives aient des significations différentes serait banal et sans intérêt, puisque déjà, dans l'exemple, les dénotations diffèrent. Russell poursuit, en insistant avec des italiques pour *meant* : « Mais ce que nous voulions avoir [*meant to have*] comme dénotation est [le concept] la première ligne de l'*Élégie* de Gray ». Ici, la signification n'a d'importance que pour autant qu'elle obtient cette dénotation que veut *avoir* l'énonciateur. Pour insister sur la signification,

¹ Russell écrit que « Scott est la dénotation de l'auteur de *Waverley* » ou que « la dénotation de le centre de gravité du système solaire est un certain point ». Dans "Le centre de gravité du système solaire" est un concept dénotatif et non un point, il s'agit encore d'une dénotation, mais celle d'un concept du second ordre si l'on en croit Russell... De façon contestable, il écrit que « la signification de la première ligne de l'*Élégie* de Gray est la même chose que [*is the same as*] la signification de "Le couvre-feu sonne le glas du jour finissant" » ("The meaning of the first line of Gray's *Elegy*" is the same as "The meaning of "The curfew tolls the knell of parting day""); il s'agit là forcément de la seule dénotation des expressions dénotatives du second ordre car les concepts ne coïncident évidemment pas ; en toute rigueur, les guillemets extérieurs sont donc de trop, ou bien il faut employer non pas *est la même chose que* mais *désigne / dénote la même chose que*. De façon douteuse, Russell écrit que « la signification de "C" est la même chose que [*is the same as*] C ». Littéralement, c'est l'égalité des significations de deux noms propres ou expressions dénotatives ; en fait, Russell veut sans doute exprimer l'égalité des seules dénotations des concepts dénotatifs de second ordre et commet la même négligence.

² Le verbe « *signifier* [*mean*] » est employé dans *OD* pour les propositions pour indiquer l'équivalence des significations (et non pas seulement l'équivalence logique) et pour les syntagmes nominaux dans l'usage informel pour indiquer l'intention, mais jamais comme synonyme de *avoir* comme signification (ce pour quoi on utilise *have as meaning*) ou l'inverse. Par exemple, pour les propositions : « C(tout) signifie C(x) est toujours vrai » (*OD* : 42). Pour les syntagmes, de façon plus ponctuelle : « par syntagme dénotatif j'entends [*mean*] un syntagme » (*OD* : 41). Et sinon, avec à la fois la signification et l'intention : « ce que l'hôte voulait dire » (*OD* : 52) ; « nous voulons normalement dire [*mean*] Georges IV voulait... ».

³ Voici le texte littéral avec même les conventions critiquables pour les guillemets : « thus in order to get the meaning we want, we must speak not of 'the meaning of C', but of 'the meaning of "C"', which is the same as 'C' by itself. Similarly 'the denotation of C' does not mean the denotation we want, but means something which, if it denotes at all, denotes what is denoted by the denotation we want » (*OD* : 49). L'abus de langage se trouve aussi dans *PoM* §477b : « "the truth of x" [...] means the true if x is true, and if x is false or not a proposition it means the false ». Dans le contexte frégeén, il s'agirait peut-être de « *mean* [*bedeuten*] » mais, un peu plus loin : « an assumption indicates [*bedeutet*] the true or the false [...] while it means the corresponding propositional concept »...

Russell aurait dû utiliser plutôt, à la rigueur, *meant* (*to mean*), comme dans *PoM* au sujet de la relation d'inclusion : « ce qui est exprimé [*meant*] est une relation entre les classes, non une relation de leurs prédicats définitoires »¹ (*PoM* §77). Il s'agit bien, dans ce dernier cas, d'insister sur le fait qu'une proposition, quoique logiquement équivalente, n'a pas la même signification qu'une proposition de référence, celle éventuellement qu'on voulait exprimer.

En fin de compte, Russell ne précise pas la nature du syntagme la dénotation de *C*, ce qui aurait pourtant pu apporter de précieux éclaircissements sur sa conception. Tout porte à croire qu'il est vraiment pressé d'en finir avec son premier modèle...

8 La description et le défini

C'est donc en 1905, avec « On Denoting » que Russell abandonne les complexes dénotants, en proposant une réécriture purement textuelle des syntagmes correspondants avec leur contexte, censée refléter mieux la structure logique de la proposition sous-jacente. Il commence par le cas (plus simple) des expressions dénotatives avec l'article indéfini : « dans J'ai rencontré un homme, [...] si c'est vrai, j'ai rencontré un homme bien défini, mais ce n'est pas ce que j'affirme [...], qui est "J'ai rencontré *x* et *x* est humain" n'est pas toujours faux ». Cependant, si la première analyse est évoquée (plaisamment) dans *PoM*, elle y était par la suite écartée et reformulée. Russell se garde bien de rappeler cette analyse défendable de la dénotation comme disjonction qu'il avait alors présentée (cf. §2), d'ailleurs bien plus proche de celle qu'il présente comme nouvelle dans *OD*. Du reste, la première analyse serait tout à fait légitime dans le cas d'une interprétation référentielle. Puis, après les autres expressions dénotatives, on aborde le cas des descriptions définies : dire *Le a est b*, c'est en fait asserter *Un et un seul x est a et ce x est b*². La proposition Scott est l'auteur de *Waverley* signifie en fait *Un et un seul x est auteur de Waverley et ce x est Scott*. Certes Russell écrivait déjà dans *PoM* que « l'équation exprime le fait que la classe définie par l'expression contient seulement un terme, qui est l'unique nombre de l'autre côté de l'équation » (§321) mais ici, la paraphrase linguistique devient une définition logique qui résout les « énigmes ».

Le syntagme *auteur de Waverley* induit maintenant seulement un concept distinctif : le concept dénotatif a disparu et la notion devient inutile, donc corrélativement celle de signification pour la description définie. D'un coup toutes les difficultés invoquées par Russell contre le concept dénotant deviennent sans objet. Dans un système calqué sur la structure syntaxique, comme en principe celui de *PoM*, les positions argumentales de la relation d'égalité devaient concerner à la fois la signification et la dénotation. Russell a toujours été réticent devant une telle conception duelle, donnant dès *PoM* (cf. l'exemple de l'identité, §2) le primat à l'une, la dénotation, et reléguant la signification au second plan. Une raison en est sans doute un préjugé réaliste qu'il ne doit pas se trouver deux entités distinctes au même endroit. Bien plus tard, il reconnaîtra explicitement « la raison pour laquelle il est impératif de laisser tomber dans l'analyse [*analyse away*] le syntagme [dénotatif] » : renonçant d'emblée à une dualité qu'il n'a en fait jamais élaborée sérieusement, il explique que « si l'auteur de *Waverley* signifiait autre chose que Scott, alors Scott est l'auteur de *Waverley* serait faux, ce qui n'est pas. Si l'auteur de *Waverley* signifiait Scott, alors Scott est l'auteur de *Waverley* serait une tautologie, ce qui n'est pas. De là, le syntagme l'auteur de *Waverley* ne signifie ni Scott ni quoi que ce soit d'autre ».

Si Russell a attendu 1905 pour proposer cette réécriture, ce n'est pas à cause de la définition contextuelle qu'elle engage³ mais sans doute plutôt du fait d'hésitations quant à la conservation

¹ « But what we *meant* to have as the denotation was 'the first line of Gray's Elegy' » (*OD* : 49). Pour les exemples suivants : « what is *meant* is a relation between the classes, not a relation of their defining predicates » (*PoM* §77 ; italiques, encore, de Russell). Le participe passé *meant* ne parvient jamais tout à fait à exprimer l'intension sans une certaine ambiguïté avec l'intention car un agent implicite est perçu. À la forme active, il n'y a pas d'ambiguïté : « The variable is [...] the method of stating general theorems which always *mean* something different from the intensional propositions to which such logicians as Mr Bradley endeavour to reduce them » (*PoM* : 87). De même, cf. §89.

² On notera qu'on a mis ici les métavariabiles *a* et *b* en italiques tandis que la variable quantifiée *x* ne l'est pas. Cependant, la conception de la variable est encore très mal définie dans *OD*. Par ailleurs, cf. aussi Rouilhan : 117. On laissera ici de côté tout ce qui concerne le quantificateur lui-même, sa formalisation future, ainsi que la différence quant à l'assertion de ce qui était auparavant présupposé.

³ À moins de les considérer comme des indéfinissables, des concepts dénotatifs étaient déjà définis ainsi dans *PoM* (§87) ; cf. Makin : 68.

de la signification dans l'opération : les deux formes vériconditionnellement équivalentes n'auraient pas forcément la même signification. C'était en fait une préoccupation assez constante dans *PoM* (§§ 19, 77, 87, 94...). Avec *OD*, les scrupules sont éliminés en même temps que le concept dénotant ; le syntagme dénotatif devient une aberration langagière « complètement dépourvue de signification » (*OD* : 43). Tout au plus, le cas échéant, on « peut dire » que l'objet unique qui satisfait le prédicat *a* est la dénotation du syntagme le *a*. Mais ni cet objet, ni quelque concept dénotatif, « ne fait partie de la proposition : dans L'auteur de *Marmion* est l'auteur de *Waverley*, Scott lui-même n'est pas un constituant de notre jugement [... lequel] ne peut pas être expliqué en disant qu'il affirme une identité de dénotation avec une diversité de sens ». S'il doit refléter la forme logique, un tel énoncé doit être reformulé en Il y a quelqu'un qui a écrit *Marmion* et *Waverley* et personne d'autre ne les a écrites. À la proposition réaliste de *PoM* basée sur la dénotation succéderait une proposition plutôt conceptualiste avec les variables comme points de contact avec le monde.

Justement, « ces syntagmes [dénotatifs] n'ont jamais de signification en eux-mêmes, mais toute proposition dans l'expression de laquelle ils figurent a une signification » (*OD* : 43) et « contient les constituants exprimés par les divers mots du syntagme dénotatif » (*OD* : 56), c'est-à-dire les concepts distinctifs « reliés [*connected*] » à l'ex-concept dénotatif. La signification est ainsi réaffirmée et même mieux explicitée que dans *PoM* où « la signification de chaque mot dans l'énoncé [*sentence*] qui exprime la proposition » (§46) est en fait, dans le texte, assimilée à celui-ci par un usage métonymique. Bien après *OD*, Russell ne renie pas « la signification en tant qu'opposée à la dénotation » : simplement, « la dualité entre signification et dénotation, quoique susceptible d'une interprétation juste [*true*], est trompeuse si elle est prise comme fondamentale » (*KAKD* : 213). En d'autres termes, la syntaxe du langage naturel a été un mauvais « guide » et, à la limite, seule est à rejeter la « dualité » en tant qu'elle prétend résoudre le paradoxe de l'identité avec les « concepts dénotatifs » comme « constituants authentiques de la proposition », ce qui constitue une « mauvaise analyse ».

Si la proposition n'avait pas non plus de signification, on peinerait à expliquer en quoi Socrate est mortel est (sur le plan logique) plus intéressant que $0 = 0$ puisque ces deux énoncés ont la même valeur de vérité (ce qui contribue peut-être à ce que Russell se refuse à identifier la valeur de vérité à la dénotation comme le fait Frege). Certes, il serait possible de considérer que les prédicats relèvent entièrement des relations externes : ce serait alors l'intégralité des relations entre les choses qui serait contenue dans le magma propositionnel. Mais on pourrait alors moins que jamais différencier les propositions à partir de leurs seuls éléments explicites : déjà, la structure elle-même ne correspondait à aucune entité qu'on puisse mentionner, mais là, ce ne serait plus seulement l'application du prédicat mortel à Socrate qui serait ainsi inaccessible, mais le prédicat lui-même. En outre, cela aboutirait à ce que la partie non concrète de la proposition soit un tout indécomposable, ce qu'on pouvait faire d'emblée : la réécriture de *OD* n'est utile sur le plan logique que si on cherche à expliquer quelque peu la signification de la proposition. Elle serait certes toujours utile sur le plan textuel, formel, puisqu'elle formaliserait alors ces « relations externes », mais ce serait renoncer à l'explication au niveau d'un monde logique indépendant du langage, ce à quoi Russell se dira encore attaché en 1919 (*IMP*).

Rien n'interdit donc, bien au contraire, d'analyser la proposition ainsi reformulée en termes de signification et de dénotation, quoique en un sens un peu différent. Un apport fondamental de la restructuration est que les prédicats ne sont plus encapsulés dans un concept dénotationnel en lieu et place des objets mais redéployés suivant le schéma prédicatif standard : en faisant abstraction de la quantification, Le crayon rouge est cassé est restructuré en ...rouge(*x*) crayon(*x*) ... cassé(*x*). On applique les prédicats à tous les objets sans exception, quel que soit leur type : le quantificateur reconnaîtra les siens, les cas en un certain nombre qui rendent la proposition vraie par rapport à ceux qui la rendent fausse. La variable *x* fait considérer un objet en tant que tel,

dénué de toute propriété, laissant penser à ce que Nef¹ appelle « une ontologie moniste [... où] la prédication n'est que la spécification d'une substance unique et absolue ». Ainsi, les deux composantes du complexe dénotant ne se superposent plus mais sont juxtaposées : la signification intervient seulement avec les prédicats et la dénotation dans les seules variables.

La variable permet d'éliminer la signification et de désigner son objet à la façon d'un nom propre, comme n'aurait pu le faire un syntagme la dénotation pure de C équivalant à $\Delta_0("C")$ à moins d'introduire encore un dispositif logique spécifique. D'ailleurs, les objets sont désormais désignés uniquement de cette façon : chaque symbole représente directement son objet. Le nouveau système est purement extensionnel au sens où la variable permet de spécifier les objets à distance mais en même temps d'identifier cette spécification de manière unique : l'égalité des dénotations associées à des significations différentes devient l'égalité en principe contingente de deux variables distinctes ou bien l'égalité nécessaire d'une variable avec elle-même. Le problème de la substitution des concepts dénotatifs dans les contextes intensionnels, s'évanouit puisque désormais « la loi de Leibniz s'applique sans restriction » (cf. Rouilhan : 125, citant Smullyan) car les variables distinctes sont réputées différer, ou du moins leur substituabilité dépend d'une identité des contenants parfaitement définie (au niveau de l'énoncé) et distincte de l'égalité, souvent contingente, exprimée dans la proposition.

Les variables ne servent pas seulement à contenir les objets, elles permettent, avec les connecteurs logiques ad hoc, de marquer les relations entre les termes de la proposition linéarisée et de reconstituer une proposition structurée, analysable de façon compositionnelle. Comme l'arrangement des éléments n'est plus imposé par la structure sémantique mais déterminé par les variables, on peut considérer des propositions dont la structure ne se réduit pas à des arbres (ce que le langage naturel réalisait plus ou moins déjà avec les pronoms). Mieux, en éclatant ainsi la structure il sera possible de lever des ambiguïtés² voire de formuler des énoncés inédits. Par exemple, J'ai rencontré un homme pourrait donner lieu à un énoncé homme(x)... rencontré(x) ou bien à rencontré(x)... homme(x), et il sera tentant d'associer chacune de ces formes à une interprétation différente. Ainsi, le mécanisme désarticulé et mis à plat peut être décrit avec la plus grande précision et spécifier simplement des finesses d'interprétation. Hélas, cela sonne le glas du jour finissant d'une certaine sémantique compositionnelle : l'expression $2+3 \times 4=14$ signifie maintenant Il existe un unique n et un unique p tels que $\times(3, 4, p) \wedge +(2, p, n)$ et ce n est 14^3 ...

Avec le complexe dénotationnel, il faudrait à chaque fois invoquer des relations externes, ou bien introduire des entités ad hoc. Cependant, sur le plan logique, la position dans l'énoncé ne pourrait être qu'une sorte de relation externe. Les déterminants migrent de la tête du groupe nominal à celle du groupe verbal (en attendant d'être reformulés en quantificateurs) et deviennent définitivement des symboles incomplets. L'argument de l'*Élégie* de Gray vaudrait tout autant pour les variables. Les distinctions impalpables dans le modèle réaliste de *PoM* le sont tout autant dans le modèle conceptualiste qu'on peut voir en *OD*. En fin de compte, *OD* ne résout ces difficultés sémantiques que si on renonce à un certain réalisme...

9 Résumé et conclusion

La signification de la description définie avait été introduite comme un constituant de la proposition qui permettait, notamment, de rendre compte des propositions lorsque les objets dénotés n'y suffisaient pas. Le concept dénotant semblait devoir présenter la signification ou la dénotation selon le « moment ». Il était un objet de plein droit car substituable à une entité, sans quoi les principes de compositionnalité et de substituabilité auraient été contrariés. De là, ce concept devait pouvoir être l'objet d'une proposition ou, du moins, il fallait produire une entité qui lui soit liée et aussi proche que peut l'être une entité mentionnée d'une entité censément identique utilisée.

¹ Frédéric Nef, *L'objet quelconque* : 80 (Paris, Vrin, 1998).

² Ou bien les sous-déterminations. Lorsque le locuteur emploie une forme ambiguë, ce peut être parce qu'il refuse de choisir entre les deux formes : il ne veut pas chercher laquelle est pertinente ou bien il ne veut pas dévoiler une information. Il y a alors sous-détermination plutôt qu'ambiguïté.

³ Cf. *PoM* Introduction, 2nde éd., XIV, et le §6.

Afin de résoudre l'énigme de l'identité, la proposition contient la signification bien qu'elle porte sur la dénotation. Cependant, Russell en reste à l'artifice de casuistique : les deux sont censées intervenir, mais la « nature logique » du complexe dénotant, son fonctionnement duplice dans une proposition essentiellement moniste, sont mal précisés. Le complexe est réduit tacitement, et très vite explicitement, à son « aspect » conceptuel, qui suffit effectivement à déterminer de manière unique la dénotation. Faute d'avoir éclairci cette nature double, Russell n'explique pas davantage le mystère de la transsubstantiation du concept à sa dénotation, ce qui conduit à rendre l'opération implicite, puis à réduire en fait ce complexe dénotant fugace à la dénotation. Le concept dénotatif subsiste alors au mieux comme élément adventice flottant au dessus de la dénotation, peut-être accessible par une description définie du second ordre. La relation entre ce concept utilisé et le concept mentionné est finalement purement conventionnelle et « complètement mystérieuse ».

Le système de « On Denoting » supprime d'emblée la cause de toutes ces difficultés : une description définie ne correspond plus à une entité logique sous-jacente mais à des éléments répartis dans la proposition suivant une restructuration plus ou moins globale de l'énoncé. Par la même occasion disparaît le problème des descriptions définies sans référent, la première raison qu'invoque Russell pour motiver sa nouvelle théorie et sur laquelle s'étaient focalisés les premiers commentateurs. Ph. de Rouilhan et G. Makin en relativisent à juste titre l'importance par rapport à celle, aux yeux de Russell, du paradoxe qu'amène le complexe dénotant. Certes, l'opposition signification / dénotation, indispensable dans le modèle de *PoM* pour comprendre l'utilité des énoncés, l'est à peine moins et pour la même raison dans le modèle *OD* mais la superposition aporétique fait place à une juxtaposition inoffensive. La critique dans *OD* explicite la confusion originelle de *PoM* et en tire les conséquences : la mention d'un concept dénotatif est impossible, ou plutôt, « à la mise entre astérisques [ou guillemets] linguistiques ne semble correspondre aucune opération logiquement assignable » (Rouilhan : 111). Russell a raison sur le constat : ces « difficultés semblent en elles-mêmes suffisantes pour prouver que la théorie qui mène à de telles difficultés doit être incorrecte [*wrong*] ». Cependant, ce qui rend le paradoxe incontournable est le caractère obligatoire de la transition dénotative, exhibé seulement dans *OD*... Au niveau de *PoM*, les relations externes offrent en définitive la même échappatoire que pour le concept distinctif.

Dans *PoM*, Russell reconnaît lui-même de « nombreuses questions qu'[il] a dû laisser sans réponse ». Sur la question du concept dénotatif, le modèle est imprécis, voire incomplet donc susceptible d'être complété ; la critique dans *OD* est, elle, erronée. La confusion anecdotique entre usage et mention dans l'ambiguïté bénigne entre énoncé et proposition fait diversion. C'est bien la conception confuse de l'opposition entre usage et mention qui est fatale, mais par deux erreurs jusqu'ici négligées. La première est l'assimilation du concept et du complexe. La deuxième est la réduction de l'opposition usage / mention à celle de concept / entité, exacte pour le concept distinctif mais d'une certaine façon inversée pour le concept dénotatif, puis la supposition, implicite dans *OD*, qu'un nom propre du concept dénotatif désignerait en fait la dénotation. Une fois cela rectifié, le concept dénotatif ne pose plus de problème spécifique : il partage avec le concept distinctif un dimorphisme ontologique contestable déterminé par des relations externes. Dans les deux cas, le traitement des propositions du second ordre resterait à définir.

La notion de contexte dynamique fournit une explication du passage de la dualité à l'unité. La relation entre concept utilisé et mentionné est alors naturelle, et même, complètement expliquée (quoique à un niveau métalogue seulement) tout comme la question du contenu de la proposition, un complexe dénotationnel, signification lorsqu'elle est considérée et dénotation si elle est assertée. On retrouve alors une bonne cohérence et l'argument du passage de l'*Élégie* de Gray n'a plus le caractère dirimant qu'on lui prête ; ou plutôt, s'il y a aporie, elle n'est pas localisée au complexe dénotationnel, et il ne suffit sans doute pas d'écarteler celui-là pour conjurer celle-ci...

La solution que Russell propose dans *OD* est en un sens pire que ce qu'elle prétend éviter : elle résout le mystère métalinguistique de la structure en supprimant celle-ci et l'énoncé réécrit

devient, dans le cas des descriptions définies, bien moins intelligible sur le plan linguistique. Ce n'est pas seulement le langage naturel qui est ainsi malmené mais aussi le langage mathématique à travers la notion même d'expression. Et devant cette réalité devenue abstraite, le mathématicien ne peut que se réfugier dans le formalisme...

La solution avancée ici n'est nullement une panacée : elle est coûteuse, limitée et inachevée. Le prix en est élevé car la structure de la proposition doit prendre en charge la dualité du complexe dénotationnel et l'effet contextuel des guillemets. Mais, on peut en dire tout autant du modèle de *OD* car l'opérateur Δ n'est rien d'autre qu'un quantificateur (restreint) qu'on placerait à l'articulation du concept dénotatif et de la proposition englobante au lieu de l'extérieur de la proposition (étant relayé par sa variable). D'ailleurs, la "partie" dénotation du complexe dénotationnel ressemble beaucoup à une variable... On peut dire dans les deux cas que « c'est la proposition elle-même qui supporte la problématique de la référence » (Vernant §24).

Les limitations, déjà notées, sont celles de la récursion, non pas pour la simple imbrication mais pour la signification d'un concept dénotatif qui en dénote un autre. Cependant, l'équivalent dans le système de *OD*, avec des variables du second ordre, serait aussi problématique, à moins évidemment de renoncer à représenter la signification à ce niveau.

Enfin, la solution présentée est loin d'être complète. D'abord elle ne prétend aucunement traiter les concepts dénotatifs quantifiés en général. Par ailleurs, il faudrait définir la structure du concept propositionnel, la nature du contexte dynamique, la combinatoire des constituants de la proposition et leurs différents modes d'occurrence, et un système de typage associé. Ensuite viendraient les difficultés ontologiques avec les complexes dénotationnels sans référent et les propositions fausses. Si une impossibilité apparaît, il sera intéressant d'en isoler la (ou les) *vraie* raison. Sinon, cela signifiera que le premier système russellien n'est pas une impasse, qu'il dénote finalement une intuition première pertinente et qu'il indique un chemin possible vers les systèmes cognitifs qui conceptualisent effectivement le langage naturel.

« Il ne faut pas tuer son chien pour une mauvaise année »
(autre proverbe français).

Paris, juin 2003.

Je tiens à remercier les professeurs Denis Vernant et Philippe de Rouilhan qui ont bien voulu lire le texte et m'ont permis de l'améliorer par leurs commentaires éclairés ainsi que Jean-Luc Gautero qui a lu et relu le "compuscrit". L'existence même de ce texte doit beaucoup à l'amitié sans faille d'André Tosel qui m'a aidé à surmonter des doutes de toutes sortes.

Notes méthodologiques

On utilise généralement les termes consacrés par l'usage francophone. On traduit, pour Russell, *meaning* / *denotation* par *signification* / *dénotation*. On suit le plus fidèlement possible le mot employé (*concept*, *complexe...*) ; un même mot est toujours traduit de la même façon, à l'exception de *denoting* (*dénotant*, *dénotatif*) et *phrase* (*syn-tagme*, *expression*) afin d'affiner l'analyse. Le verbe *connect* (utilisé par Russell pour les rapports entre concepts, ou bien la relation de dénotation) a été toujours transcrit par *relier* (mais *associer*, *rattacher*, *apparenter*, ou bien *connecter*, seraient aussi acceptables) et *relate* par *lier* ou *mettre en rapport*. On utilise *réfèrent* pour l'objet désigné donc, de fait, comme synonyme de « signification [*Bedeutung*] ». Sinon, pour l'usage général, *texte* est préféré à *expression* car plus explicite (*expression* désigne aussi l'action d'exprimer ou son résultat) et ayant des dérivés sans ambiguïté (*textuel*, *textuellement*).

L'usage des guillemets par Russell a été souvent et à juste titre critiqué : ailleurs, ils servent en principe à désigner le mot et non pas le concept. On distingue ici les guillemets « ... » de délimitation des citations de ces guillemets "... " qui font signifier autre chose qu'habituellement ; plus conformes à l'usage actuel français, ils remplaceront les guillemets '...' en apostrophe simple de Russell, sauf pour les citations en anglais. Les guillemets "... " indiquent un mot approximatif.

Russell s'efforce de formuler son texte dans le cadre du système qu'il décrit, peut-être dans un souci universaliste. Il évite ainsi le plus souvent le recours, même implicite, à un métalangage ; notamment, il ne distingue jamais les guillemets métalinguistiques de ceux qui sont internes au système qu'il décrit. Ces guillemets "... " sont indiqués ici par une police de caractères distincte, ce qui améliore la lisibilité et évite la confusion. Il faut prendre garde aux subtilités du métalangage : Socrate et le maître d'Alexandre désignent Socrate ; Socrate est en fait Socrate lui-même mais le maître d'Alexandre est un concept dénotatif et le maître d'Alexandre est un concept dénotatif est une proposition fautive. Socrate signifie encore Socrate mais le maître d'Alexandre signifie un concept dénotatif. À cela s'ajoute l'abus de langage bénin énoncé / proposition : Socrate est un nom propre et le maître d'Alexandre est une description définie, qu'on corrigera parfois en utilisant des italiques (*Socrate* est un nom propre).

La distinction entre langage et métalangage (comme la notion moderne de quantificateur) est postérieure aux textes de Russell considérés. Néanmoins, Russell utilise parfois implicitement un métalangage dans le corps de son texte pour expliquer les difficultés sur les entités en principe indiscernables... On pourrait se contenter d'admettre qu'il ne s'agit que d'un exercice formel sur des entités linguistiques, mais il semble plus intéressant que les explications aient une signification et il faut alors un niveau métalogue correspondant, une réalité "supérieure" d'une réalité alors stratifiée, ou bien une représentation (objective), peu importe. Il faut noter qu'il n'y a pas de problème, au niveau métalogue, à considérer une mention métalogue d'un concept mentionné au niveau logique, et de la distinguer de la mention métalogue d'un concept utilisé. D'où l'intérêt fondamental de distinguer la mention métalogue (marquée ici par la police de caractère) de la mention interne au système que recherche Russell (marquée ici par les guillemets, comme dans son texte). Ainsi, $\Delta(D)$ et D sont logiquement indiscernables lorsqu'ils sont mentionnés au sein du langage, mais ils le sont ici à partir du métalangage. Au niveau métalogue on peut ontologiser les relations externes du niveau logique (mais il en est de nouvelles, au niveau métalogue, qui ne peuvent pas l'être).

Russell emploie des variables sans précision de quantification, qui plus est au sein de guillemets ; il est prudent d'en faire des métavariations : dans "C" est un concept dénotatif, il faut fixer la valeur de la métavariation C au niveau métalogue afin que celui-ci remplace "C" par l'entité adéquate, et que l'énoncé exprime une proposition au niveau (simplement) logique. Cela n'enlève rien de plus à l'argument de « l'Élégie de Gray » et évite de rectifier les notations (comme dans Rouilhan : 103) car le vrai problème est de définir les guillemets au niveau logique : au niveau métalogue, C n'a pas besoin de s'effacer spontanément pour sa dénotation. Les métavariations sont marquées ici par les italiques, et donc apparaissent comme dans le texte original de Russell. En revanche, afin de les distinguer des premières, on ne met pas en italiques les variables quantifiées internes au langage, dans un style mathématique donc relâché.

Références

Frege, Gottlob (1848-1925)

1892 : *Sinn und Bedeutung* ; tr. *Sens et dénotation*, **SD** in **ELP** : 102..126.

Griffin, Nicholas

1995 : « Denoting concepts in the *Principles of Mathematics* », **BROAP** : 23..64.

Makin, Gideon

2000 : *The Metaphysicians of Meaning: Russell and Frege on sense and denotation* (Routledge).

Monk, Ray ; Palmer, Anthony

1995 : *Bertrand Russell and the origins of the analytical philosophy*, **BROAP**, dirigé par Ray Monk et Anthony Palmer, Bristol, Thoemmes Press, 1996, pages 65..102.

Nef, Frédéric

1998 : *L'objet quelconque* (Paris, Vrin)

Noonan, Harold

1995 : « The 'Gray's *Elegy*' argument — and others », **BROAP** : 65..102.

Rouilhan, Philippe (de)

1996 : *Russell et le cercle des paradoxes* (PUF).

Russell, Bertrand (1872-1970)

1903 : *Principles of Mathematics*, **PoM**, Londres, Allen & Unwin, 1903. Deuxième édition 1937. Réimpression 1996, Cambridge University Press.

1905 : « On Denoting », *OD* ; in *Mind*, **14** : 479..493. Réimpression dans **LK** : 41..56.

1905 : « On Fundamentals », in **CPR** (manuscrit daté de 1905).

1911 : « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », **KAKD** in *Proceedings of the Aristotelian Society*. Réimpression dans **ML** : 200..221.

1912 : *Problems of Philosophy* ; tr. François Rivenc, *Problèmes de philosophie* (Payot).

1917 : *Mysticism and Logic*, **ML** (Routledge, 1917, réimpression 1959).

1919 : *Introduction to Mathematical Philosophy*, **IMP** ; tr. François Rivenc *Introduction à la philosophie mathématique* (Payot).

1956 : *Logic and Knowledge. Essays 1901-1950*, **LK** (Routledge).

1994 : *The Collected Papers of Bertrand Russell vol. 4, Foundations of Logic (1903-1905)*, **CPR** (Routledge & Kegan).

Vernant, Denis

1993 : *La philosophie mathématique de Russell* (Paris, Vrin).